

# action poétique

andré barret  
gil jouanard  
pierre lartigue  
franck venaille

baudelaire  
par andrée barret  
pour dada  
par paul-louis rossi

36

henri deluy    alain lance  
franck venaille

traduite et présentée par jacques roubaud :

LA PREMIÈRE POÉSIE  
LYRIQUE JAPONAISE

au quatrième congrès des écrivains tchécoslovaques :  
l'intervention d'antonin liehm

# la poésie doit avoir pour but la vérité pratique

## 36

le « manyôshû » et la première poésie lyrique japonaise	3	jacques roubaud
l'impossible dialogue ?	25	henri deluy
contribution à la discussion lors du 4 <sup>e</sup> congrès des écrivains tchécoslovaques	26	antonin liehm
quatre poèmes	34	andrée barret
poèmes	36	gil jouanard
poèmes en marge des regrets	39	pierre lartigue
l'apprenti foudroyé	45	franck venaille
pour dada	49	paul-louis rossi
le paysage heureux dans l'œuvre de baudelaire	55	andrée barret
notes et informations	69	andrée barret, alain lance, franck venaille, henri deluy
poésie et publicité	73	alban bertero

*Les textes doivent nous parvenir dactylographiés, en trois exemplaires. Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés. Pour toute correspondance, joindre un timbre pour la réponse.*

après

**“Stéréophonies”**

*préface par Elsa Triolet*

et

**“Kamikaze galapagos”**

**DOMINIQUE TRON**

publie

**“D'épuisement en épuisement,  
jusqu'à l'aurore,  
Elisabeth...”**

*(oratorio autobiographique)*

suivi de

**“Bouches de feu”**

*(mystère païen)*

**chez Seghers**

118, rue de Vaugirard, Paris 6<sup>e</sup>

*(catalogue gratuit sur demande)*

**1,2 Pierre Morhange**  
**Le sentiment lui-même**

Précédé d'une étude  
par Valentin Nikiprowetzky.  
Prix René Laporte, 1967.  
Couverture Goya. 216 p.

**6 Ridha Zili**  
**Ifrikya ma pensée**

Précédé d'une étude  
par René R. Khawam.  
Un grand poète du Maghreb.  
Couverture P. Olivier. 128 p.

**3 Oliven Sten**  
**L'enterreur**  
**et autres poèmes**

Couverture C. Boltanski. 160 p.

**7,8 Jean Malrieu**  
**Le nom secret**

Précédé d'une étude  
par Georges Mounin.  
Prix Apollinaire, prix Artaud :  
un de nos plus grands poètes.  
Couverture G. Eppelé. 208 p.

**4,5 F. Lopez - R. Marrast**  
**Anthologie de la poésie**  
**ibérique de combat**

Couverture José Ortega. 196 p.

*Sous presse :*

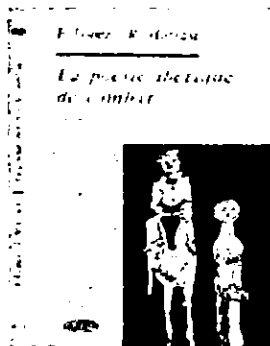
**9,10 Mario de Andrade**  
**La poésie africaine**  
**d'expression portugaise**  
Anthologie.

*A paraître :*

**11 Tchicaya U Tam'Si**  
**L'arc musical**

Le nouveau recueil du Grand  
Prix de Poésie du Festival  
Mondial des Arts Nègres  
(Dakar 1966).

Précédé d'une étude  
par Claire Césaire.



**Abonnement :**

**6 titres : 25 F. - 12 titres : 50 F.**

Pour vous abonner il suffit  
de nous envoyer vos nom et  
adresse accompagnés de la  
somme correspondante ; de  
même pour tout achat à  
l'unité :

**P.J. OSWALD, 14 - Honfleur**  
**C.C.P. Rouen 2 201 05 V.**

**N° 3 et 6 : 3,50 F.**  
**Tous les autres n° : 5 F.**

A partir du n° 7/8 tous nos  
titres seront vendus au prix  
uniforme de 5 F., quel que  
soit le nombre de pages, sans  
modification du prix de l'a-  
bonnement.

# le "manyôshû" et la première poésie lyrique japonaise

jacques  
roubaud

(donner à lire III)

- Rassemblée sous sa forme actuelle vers le milieu du 8<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'anthologie poétique connue sous le nom de Manyôshû (« dix mille feuilles de poèmes » ou « poèmes pour dix mille années ») est le premier grand recueil (4 500 poèmes environ) de poésie japonaise et sans aucun doute l'un des grands livres de la poésie mondiale.
- Malgré quelques vestiges d'une période plus archaïque, les poèmes qui composent le Manyôshû ont presque tous, pense-t-on, été écrits entre 600 et 750, c'est-à-dire à l'époque où le Japon subit pour la première fois, et violemment, l'influence de la Chine ; évoluant avec une rapidité presque magique (comparable à sa transformation presque instantanée en état moderne à la fin du 19<sup>e</sup> siècle) d'une société tribale illettrée à un état aristocratique complexe.
- Le Japon reçoit alors de la Chine, pêle-mêle, l'organisation d'une cour impériale, un système d'administration des terres féodales, l'écriture, le bouddhisme, jeux, soieries, peinture... L'Université étudie le confucianisme ; les lettrés parlent, écrivent, pensent en chinois et pourtant le plus grand monument artistique de l'ère de Nara (la première grande capitale) est aussi peu chinois que possible, même aux yeux d'un étranger très ignorant.
- Dans ce que le Manyôshû fixe en mémoire, il y a le paysage japonais et particulièrement de quelle manière un homme de Nara le regarde, le parle : fleurs, arbres, rivières, noms des provinces, des baies, des montagnes, bambous, pluviars, la fumée des brûleurs de sel, l'écriture des oies sauvages dans le ciel (lettre tracée — à l'encre à peine...), les algues, les grands bateaux, les barques de pêcheurs, une lecture du livre tout entier peut seule donner une idée de la précision de l'intensité des images qui organisent cette vision fixant ainsi un paysage dont l'ordonnance était encore presque inchangée onze cents ans plus tard, une nature conforme à des syllabes
- et, bien sûr, le Manyôshû est aussi mémoire du japonais ; dans toute la poésie japonaise ultérieure on entendra cet écho indéfiniment répété des sons de la langue, le heurt de deux types de vers courts : un de cinq un de sept syllabes. Presque tous les poèmes du MYS (Manyôshû) sont des poèmes d'une forme fixe le *tanka*, cinq vers suivant le schéma métrique 57577. Il n'y a pas de rimes et, comme en prosodie française, ne compte que le nombre des syllabes. Les *tankas* apparaissent seuls ou comme

envis (hankas) à de plus longs poèmes, les *nagautas*, où alternent des couplets de 5 et 7 syllabes, en nombre variable, la fin du poème s'indiquant au moyen d'un vers additionnel de sept pieds. Le tanka serait donc la forme presque la plus courte de nagauta, le schéma métrique 577 n'étant présent (sous forme redoublée : 577 577 le *sedôka*) que dans un nombre infime de poèmes. A la fin de la période couverte par le MYS le nagauta tend lui-même, « pro-saisé », à disparaître, et la tradition ultérieure de la poésie japonaise s'enferme (pour des siècles) dans cette forme incroyablement condensée (31 syllabes en tout) du tanka.

● la poésie du MYS est essentiellement lyrique : pompeuse, ornée ou personnelle, intense, jamais épique. La violence en est exclue, il n'y a pratiquement pas de poésie guerrière dans le Manyôshû. De la poésie amoureuse, on remarquera l'insistance du thème de la séparation par l'exil le voyage ou la mort.

● le choix qui suit est un prélèvement infime et forcément grossièrement arbitraire ; en outre, l'adaptation des textes ne peut en aucun cas prétendre à l'appellation noble de traduction. De 1928 à 1962, le professeur Pierson, de Leyde, s'est consacré à une traduction anglaise complète, livre par livre (il y en a 20) du Manyôshû. On a suivi le plus souvent son interprétation, tenant compte également d'un ouvrage collectif nippo-américain de 1940 et plusieurs fois réédité depuis, qui recueille de belles traductions de mille poèmes. D'autres textes, malheureusement peu nombreux, ont été magnifiquement adaptés par Arthur Waley. Il n'y a pratiquement pas de traduction littéraire française utilisable.

## 7 nagautas <sup>1</sup>

ko mo yo... avec ton petit panier...<sup>2</sup>

avec ton petit panier  
avec ton beau petit panier  
avec ta petite truelle  
avec ta belle petite truelle  
jeune fille qui cueille les herbes

1. Les deux premiers poèmes sont des textes de la période primitive. Hitomaro et Okura sont les deux plus grands poètes du Manyôshû. On ne sait à peu près rien d'eux. On pensera, en lisant le premier poème d'Okura, peut-être aux « coplas » de Jorge Manrique.
2. Il s'agit du premier poème du premier livre du Manyôshû. On l'attribue à l'empereur (sans doute mythique) Yûryaku qui aurait régné au quatrième siècle.

sur cette colline  
dis-moi ta demeure  
ô dis-moi ton nom  
ici je vis  
unissant  
le pays de Yamato  
que l'on voit du ciel  
ici je règne  
moi  
ô dis-moi  
ton nom ta demeure !

azusa no yumi      l'arc en bois d'azusa <sup>3</sup>

le matin  
          mon seigneur  
le prend et le tend  
le soir  
          il se tient debout près de lui  
ô le son  
          de la corde qui tend  
l'arc en bois d'azusa  
          que mon seigneur honorablement saisit  
pour la chasse du matin  
          est-il maintenant parti  
ô le son  
          de la corde qui tend  
l'arc en bois d'azusa  
          que mon seigneur honorablement saisit

### trois poèmes d'hitomaro

#### I

Sur la route de Karu  
          (oies sauvages      à travers le ciel)  
est le village  
          de mon amour  
et violemment  
          je rêvais de la voir

---

3. Poème attribué à l'impératrice Kôgyoku.

malgré les yeux  
je rêvais notre rencontre  
et je vivais confiant  
l'aimant toujours  
la petite flamme dans le silex  
le soleil à travers ciel  
la lune brillante  
et mon amour qui s'appuyait  
s'est évanouie  
le messager est venu  
fut comme le bruit de l'arc  
ni que dire  
je cherche dans mon cœur  
un fragment  
comment vivre n'entendre  
je vais sur la route de Karu  
si souvent m'attendait  
guettant sa voix mais seulement  
sur unebi  
(ô nuque gracieuse  
pas un  
sur la route javelot  
et rien ne reste plus que  
en agitant mes manches

fixés sur moi  
branches du Katzura  
comme le pilote d'un grand  
bateau  
en secret ainsi  
l'eau profonde dans le roc  
se pose  
se cache sous les nuages  
sur moi comme l'algue sur la  
vague  
rouge feuille de l'érable  
la nouvelle  
je ne sais que faire  
apaiser  
de mes mille amours  
que cela  
où mon amour  
je vais j'écoute  
les oies crient  
comme des bandelettes autour  
des bras)  
de ceux qui vont  
ne lui ressemble  
crier le nom de mon amour



Envois.

Sur la montagne d'automne  
les feuilles rouges sont épaisses  
je cherche mon amour  
égarée  
mais je ne sais pas le chemin

dans la chute  
des feuilles de l'érable  
je vois le messager  
sa branche d'if  
et je pense à nos jours ensemble

II

Dans la baie d'Iwami  
parmi les pierres englouties  
et sur la grève rocheuse  
comme la liane de mer oscillant  
ma femme que j'aimais d'un  
hélas que peu de nuits  
je suis parti m'arrachant d'elle  
mon cœur me fait mal  
je me retourne  
des feuilles rouges  
je ne peux plus voir  
maintenant la lune  
au-dessus du mont Yakami  
près du cap de Kara  
pousse le *miru* des mers  
profondes  
pousse la luisante liane d'eau  
elle dormait contre moi  
profond comme le miru dans la  
mer  
nous avons été ensemble  
comme la vigne du mur  
mais dans la chute confuse  
sur le mont Watari  
le salut des manches de mon  
amour  
traverse la faille de nuages  
et disparaît

ainsi celle que je regrette	le soleil
s'enfonce sous le ciel	je me croyais
un homme courageux	mais les manches de mon
sont trempées de larmes	vêtement

*Envois.*

mon cheval noir  
galope rapide  
je suis venu laissant loin  
la maison de mon amour  
en ce lieu où les nuages s'attardent

dans la montagne d'automne  
feuilles rouges qui tombez  
un moment au moins  
cessez de voler confusément  
que je puisse voir sa maison

III

(A l'époque de l'enterrement temporaire de la princesse Asuka à Kinoo, Kakinomoto no asomi hitomaro composa ce poème).

on a construit un pont de pierres	dans les hautes eaux
de la rivière d'Asuka	(oiseaux légers)
on a construit un pont de bois	sur les eaux basses
et les algues	qui s'accrochent
au pont de pierre	sont coupées mais naissent à
et les tresses d'herbe	nouveau
le pont de bois	qui couvrent
	fanent mais jaillissent à nouveau

pourquoi avez-vous  
oublié  
délaissé  
de votre beau seigneur  
mêlés comme les tresses d'herbe  
et beaux comme des algues  
je pense à vous  
au printemps  
en automne  
vos manches fines attachées  
jamais lassée de le voir  
vous l'aimiez  
lune du cinquième mois  
vous alliez  
au palais de Kinoc  
votre Palais Eternel  
oies sauvages  
ainsi  
triste étrangement  
votre Prince erre  
courbé d'amour  
ici là

ma Princesse  
le palais du matin  
le palais du soir  
(contre lui vous reposiez  
dormant ensemble  
debout)  
chez les vivants  
fleurs coupées dans vos cheveux  
les feuilles rouges de l'érable  
à celles de votre seigneur  
comme en un miroir profond  
de jour en jour plus désirable  
et parfois ensemble  
répandre le vin sacré  
qui maintenant est  
les mots les yeux se sont enfuis  
amoureux et seul  
comme le canard mandarin  
oiseau du matin  
comme l'herbe d'été  
étoile le soir

son cœur battu	comme un vaisseau
inconsolable	hélas que faire ?
reste le son seul	reste le nom
comme ciel et terre	indestructibles
pleins de regrets nous irons	vers la rivière d'Asuka
où coule votre nom	nous souvenant de vous
belle	ma Princesse
Pendant plus de dix mille ans	

*Envois.*

Sur la rivière d'Asuka  
 jetant une digue  
 interrompue  
 l'eau courante  
 peut-être aurait connu aussi le repos

Rivière d'Asuka  
 je vois aussi les lendemains  
 hélas que sentirai-je  
 de ma Princesse  
 je ne peux oublier le nom auguste

**deux poèmes d'okura**

I

**élégie sur l'impermanence de la vie humaine**

Nous sommes sans force contre  
 l'écoulement des années  
 les douleurs qui nous poursuivent  
 centuple douleur sur nous  
 les jeunes filles en jeunes filles  
 bijoux chinois à leurs poignets  
 se saluent manches de soie blanche  
 traînant le rouge des jupons

main dans la main avec leurs amies  
 mais comme floraisons de l'an  
 que l'on ne peut jamais freiner  
 avant même de voir le temps  
 la gelée blanche sera tombée  
 Sur les chevelures noires  
 comme les entrailles de l'escargot  
 et les rides (d'où venues ?)  
 creusent le rose des joues  
 les jeunes hommes en guerriers  
 l'épée courbe à leur taille  
 l'arc ferme dans leurs mains  
 sautent sur leurs chevaux bais  
 aux selles parées d'étoffes  
 et vont partout triomphant  
 mais ce monde de la joie  
 sera-t-il le leur toujours ?  
 les jeunes femmes ferment leurs portes  
 qui glissent plus tard doucement et dans le noir  
 ils retrouvent leur bien-aimée  
 les bras durs serrent les beaux bras  
 hélas que ce sont peu de nuits  
 pour eux dormir emmêlés  
 avant que bâton au flanc  
 ils vacillent sur les routes  
 moqués ici haïs là  
 et ce sera pour nous ainsi  
 on peut pleurer sur sa vie  
 rien n'y fait

*Envoi.*

Souvent je pense  
 ah si je pouvais toujours  
 être le roc éternel  
 hélas chose de ce monde  
 je ne peux éloigner l'Âge

II

**élégie sur la mort de furuhi**

Que sont pour moi les sept trésors  
 tant prisés et désirés par le monde ?  
 Furuhi né de nous deux

mon fils     comme une perle blanche  
 à l'aube sous l'étoile du matin  
 venait jouer au bord de notre lit  
 à midi     caressant il s'asseyait près de nous  
 et quand venait le soir et son étoile  
 il disait : « allons, allons dormir », prenant nos mains  
 « Père, Mère, ne me quittez pas  
 je veux dormir entre vous     comme sakikusa la plante aux  
trois tiges »

ainsi disait-il de sa voix douce  
 et j'aurais tant voulu connaître le bon et le mal qui attendaient  
dans sa vie

qu'il soit devenu un homme  
 ainsi vivais-je confiant     comme en un grand bateau  
 quand tout d'un coup une tempête  
 vint et la maladie le saisit  
 désespéré  
 serrant mes bras d'une corde blanche  
 je pris mon miroir brillant  
 et regardant le ciel  
 j'implorai les dieux d'en haut  
 le front contre le sol  
 j'implorai les dieux de la terre  
 « son sort est entre vos mains »  
 ainsi je suppliais     mais en vain  
 jour après jour son corps maigrit  
 matin après matin sa voix fut plus faible  
 et à la fin fut tranchée sa vie  
 je sautai en l'air     je frappai le sol     je criai  
 je fus prostré     les yeux en l'air je battis ma poitrine  
 mon enfant     le joyau de mes mains     avait fui  
 ainsi est le monde

*Envois.*

Parce qu'il est jeune  
       et ne saura pas le chemin  
                     comme je voudrais soudoyer  
 le messager d'en dessous  
                     qu'il l'emporte sur ses épaules  
  
 offrant des étoffes  
       je prie     j'implore les dieux  
 conduisez-le  
                     ne l'égariez pas  
                     montrez-lui la route du ciel

## 31 tankas 4

*yo non naka ni  
nani ni tatoyemu  
asa borake  
kogi yuku fune no  
ato non shira nami*

LE PRÊTRE MANSEI

à quoi comparer  
ce monde  
à la vague blanche derrière  
un bateau parti à la rame  
dans l'aube

*todome yenu  
inochi ni shi areba  
shikitaye no  
iye yu wa idete  
kumo gakuriniki*

ANONYME

parce que le destin ne peut  
être arrêté  
quittant ma maison  
splendide  
je me suis cachée dans les nuages

*waga koromo  
kimi ni kise yo to*

---

4. Note sur la présentation des poèmes : les tankas sont, en japonais, écrits verticalement, de haut en bas et de droite à gauche. Le texte « japonais » qui apparaît ici est une transcription (selon le système en usage) syllabique horizontale. Chaque vers commence à un endroit différent de la ligne. On a, dans la traduction, et autant qu'il était possible, indiqué quel vers était transcrit en le faisant commencer au même niveau que dans l'original. Le lecteur pourra peut-être ainsi se faire une idée de « l'ordre » du poème en japonais.

*hototogisu*  
*ware wo shirasete*  
*sode ni ki itsutsu*

ANONYME

de mon vêtement  
revêts-toi seigneur ainsi  
le coucou  
me conseillant  
vint et se posa sur ma manche

*kamoyama no*  
*iwa ne shi makeru*  
*ware wo ka mo*  
*shirazu to imo ga*  
*machi tsutsu aramu*

DERNIER POÈME D'HITOMARO

sur les rocs  
du mont kamo  
je suis étendu peut-être  
ma sœur ne le sait-elle pas  
et continue à m'attendre

*kefu kefu to*  
*wago matsu kimi wa*  
*ishi kawa no*  
*kai ni majirite*  
*ari to iwazu ya mo*

YOSAMI, FEMME D'HITOMARO.

Aujourd'hui aujourd'hui  
j'attends mon seigneur  
mais ne dit-on pas qu'il est  
mêlé aux galets  
de la rivière-des-pierres



*awa yuki ka*  
*hadare ni furo to*  
*miru made ni*  
*nagarae chiru wa*  
*nani no hana zo mo*

**SURUGA NO UNEME**

est-ce légère neige  
tombant dispersée ainsi  
la voyant je me demande  
cette chute oblique  
quelle fleur est-ce ?

*tago no ura yu*  
*uchi idete mireba*  
*mashiro ni zo*  
*fuji no takane ni*  
*yuki wa furikuru*

**AKAHITO**

sur la plage de Tago  
passant je vis  
la neige tomber  
blanc pur  
sur le haut sommet du Fuji

*masurao wa*  
*mi kari ni tatashi*  
*otome ra wa*  
*aka mosuso biku*  
*kiyoki hamabi wo*

**AKAHITO**

les hommes valeureux  
sont partis pour l'honorable chasse  
les jeunes femmes  
rouges jupons traînent  
sur la plage pure

*asa' midori*  
    *some' kake' tari to*  
        *miru made ni*  
*haru no yanagi wa*  
    *moyenikeru kamo*

ANONYME

d'un vert léger  
    teints puis suspendus ainsi  
        il nous sembla  
ah les chatons  
    du saule printanier   étaient sortis

*himakashi no*  
    *na ni kagiroy no*  
        *tatsu miyete*  
*kaerimi suraba*  
    *tsuki katabukinu*

HITOMARO

vers l'est  
    dans le champ le rouge du soleil  
        levant est visible  
me retournant je regarde  
    la lune baisse

*hikuma ne ni*  
    *niou ariwara*  
        *iri midare*  
*koromo niowase*  
    *tabi no shirushi ni*

OKIMARO

de la plaine d'Hikuma  
    en toute couleur  
        j'entrai dans les noisetiers  
que mes vêtements s'y teignent  
    où demeure ce voyage

*koromo' de wo*  
*oshi' ge no uma no*  
*ibayu koe*  
*kokoro are kamo*  
*tsune yu ke ni naku*

ANONYME

hennissent  
les chevaux gris-roseau  
gris comme des manches usées  
ils ont un cœur peut-être  
qui étrangement se plaint

*kimi nakuba*  
*nado ni yasowamu*  
*kushige taru*  
*tsuge no okushi no*  
*toramu to mo omowazu*

LA DAME DE HARIMA

si ce n'était pour toi  
pourquoi ornerais-je mon corps  
les petits peignes de buis même  
du coffret où sont mes peignes  
je crois que je ne pourrais les porter

*ine tsukeba*  
*kakaru a' ga' to wo*  
*koyoi mo ka*  
*tono no wakugo ga*  
*torite nagekami*

ANONYME

mes mains meurtries mes mains rudes  
de battre le riz  
cette nuit peut-être

le fils de notre seigneur  
les prenant soupirera

*sazare' ishi ni*  
    *koma wo asasete*  
            *kokoro itami*  
*waga omou imo ga*  
    *ie no atari kamo*

ANONYME

mon cœur a mal  
comme si un poulain  
courait sur des pierres  
ô la maison  
de mon amour

*maogomo no*  
    *fu no ma' ji kakute*  
            *awanaeba*  
*oki' tsu makamo no*  
    *nageki zo aga suru*

ANONYME

je n'ai pas été  
                                    près d'elle  
comme une maille est près d'une autre  
dans la natte  
et je soupire profondément  
comme un canard qui va plonger

*imo ga nuru*  
    *toko no atari ni*  
            *iwa' yukuru*  
*mizu ni mo ga mo yo*  
    *irite nemuku mo*

ANONYME

là où  
dort mon amour  
glissant sous le roc  
ah je voudrais être de l'eau  
j'entrerais je dormirais près d'elle

*waga seko ga*  
*keseru koromo no*  
*arime ochizu*  
*iri ni kerashi na*  
*waga kakoro sae*

**ABE**

mon cœur aussi  
est entré par  
chaque trou d'aiguille  
dans les vêtements que porte  
mon seigneur

*utsukishi to*  
*waga omou kokoro*  
*haya kawa no*  
*seku to seku to mo*  
*nao ya kzuremu*

**LA DAME DE SAKANOUÉ**

mon cœur pensant  
comme il est beau  
est une rivière rapide  
rompant  
barrage après barrage

*kanato da wo*  
*aragaki ma' yumi*

*hi ga toreba  
ame wo mato nozu  
kimi wo to mato mo*

ANONYME

champ devant la porte  
fraîchement retourné battu  
comme attendant la pluie  
dans le soleil  
ainsi je t'attends mon seigneur

*ise no umi no  
iso mo todomo ni  
yosuru nami  
kashinkoku hito ni  
koi wataru kamo*

KASA

hélas j'aime et attends  
un homme qui m'effraie  
comme les vagues qui abordent  
dans le tonnerre les rocs  
au bord de la mer d'Ise

*ama gumo ni  
chikaku hikarite  
naru kami no  
mireba kashikoshi  
mireba kanashi mo*

ANONYME

comme le dieu du tonnerre  
illuminant prés  
des nuages du ciel  
quand je te vois j'ai peur  
quand je ne te vois pas j'ai mal

waga yado no  
yû kage kusa no  
shira tsuyu no  
kenu gani moto na  
omowoyuru kamo

KASA

hélas je me sens  
incertaine comme si j'allais fondre  
une rosée blanche  
sur l'herbe dans l'ombre le soir  
de ma maison

koi ni mo zo  
hito wa shi ni suru  
minase gawa  
shita yu ware yasu  
tsuki ni hi ni ke ni

KASA

par amour  
meurent les hommes  
et moi je m'use en dedans  
comme peu d'eau sous les galets  
d'une rivière  
avec les mois les jours avec le temps

karachine no  
haha ga kauko no  
mayugomori  
komoreru imo wo  
mimu yoshi mo ga mo

HITOMARO

ah que je voudrais voir  
mon amour dissimulée

comme les vers à soie dans leur cocon  
les vers à soie qu'élève sa mère

*yù saraba*  
    *shio michi kinamu*  
            *suminoye no*  
*asak no ura ni*  
    *tama mo karite na*

PRINCE YUGE

avec le soir  
    la marée sera pleine  
        ô je voudrais te moissonner belle algue  
de la baie d'asaka  
    près de suminoye

*(Le prince Yuge souffrant d'amour pour la princesse Ki composa ce poème).*

*ô bune no*  
    *hatsuru tomari no*  
            *tayutai ni*  
*mono' omoi' yasenu*  
    *hito no ko yuye ni*

PRINCE YUGE

avec un mouvement  
de grands bateaux  
    sur leur ancre  
à la fin j'ai été usé par l'amour  
    à cause d'une enfant d'homme

*kachite omoi*  
    *ite mo zo omou*  
        *kurenai no*



*aka mosuso hiki  
inishi sugata wo*

ANONYME

au loin je rêve  
ici toujours je rêve  
d'une forme évanouie  
Trainant des jupons teints  
de pourpre

*ware yu nochi  
umaremu hito wa  
waga gotoku  
koi suru michi ni  
ai kosu na yume*

HITOMARO

que les hommes qui naîtront  
à partir de mon temps  
ne rencontrent jamais  
un chemin en amour  
comme fut le mien

*natsu nu yuku  
wo shika no tsumo no  
tsuka no ma mo  
imo ga kokoro wo  
wasurete moe ya*

HITOMARO

un moment même : paume de la main  
cornes d'un petit daim  
qui court l'été la plaine  
mon amour son cœur  
pourrai-je l'oublier jamais

*kuro kami no  
shira kami made to  
musubiteshi  
kokoro hitotsu wo  
ima takame ya mo*

HITOMARO

de cheveux noirs  
à cheveux blancs  
ton cœur est resté  
noué au mien maintenant  
je ne l'en détacherai jamais

## LE CARTE SEGRETE

---

rivista trimestrale di  
lettere e arti

Direttore: Domenico Javarone  
Vice-Direttore: Gianni Toti

Serafini Editore  
Via di Ripetta 67  
Roma, Italia

voir nos notes critiques  
en fin de numéro.

# à propos du congrès des écrivains tchécoslovaques

**l'impossible dialogue ?**

**henri deluy**

Le document que nous publions, l'une des interventions parmi les plus controversées pendant, après et depuis le congrès des écrivains tchécoslovaques signifie, à nouveau, notre refus de dangereuses ou hâtives solidarités, notre volonté « éperdue » d'information et de discussion. Nous nous sommes imposé pour règle, dans cette revue, de n'aborder les problèmes politiques que dans la mesure, et franche, où ils touchent le domaine de la littérature qui est le nôtre. Dans la quotidienne bousculade, ce Congrès m'est apparu comme un événement capital de la période par nous vécue, à la fois par l'immédiat du contenu, de l'exprimé, et par les développements futurs, prévisibles et dont nous connaissons aujourd'hui quelques-uns des provisoires, mais sans doute irréversibles aboutissements.

Tenu fin juin 1967, ce Congrès, et 70 % environ des participants étaient membres du Parti Communiste Tchécoslovaque, fit scandale. Soutenues par la majorité des écrivains présents, quelques interventions firent éclater très vite, d'entrée de jeu, le cadre des techniques et des états de la littérature dans lequel d'aucuns eussent voulu l'enfermer. A partir d'une virulente critique de la censure, critique qui, elle, fit la quasi unanimité, furent posés les grands et très réels problèmes des rapports entre la littérature et le pouvoir, le socialisme et la liberté, la formelle et l'autre, et l'on sait que si « littérature et révolution » soulève déjà de hautes vagues tout imprégnées d'un drame qui roula maints de nos contemporains, « littérature et révolution au pouvoir », « littérature et état socialiste » engage, plus à fond encore si faire se peut, le fer dans quelques-unes des plaies les plus visibles de notre temps, cependant que se trouve mise en lumière l'une des questions fondamentales de notre avenir. D'autant que se profile là-dedans un champ plus vaste encore de contestations et de conflits.

Ce qui s'est dernièrement passé à Prague ne peut que nous confirmer dans le rôle possible, la possible efficacité de l'action des écrivains. Ce qui vient récemment de se passer à Moscou nous rappelle à la vigilance.

Car cette place toujours chaude que nous occupons, nous entendons qu'elle brûle de feux plus précis, plus clairs, car, si nous ne savons pas très bien d'où et comment la flamme un jour naquit, nous voulons aujourd'hui l'apprendre de nous-mêmes.

## contribution à la discussion lors du 4<sup>e</sup> congrès des écrivains tchécoslovaques

antonin  
liehm

Partout en Europe comme dans les pays tchèques, on prit l'habitude, il y a quelques centaines d'années déjà, de proposer des cahiers de doléances sur le lieu des assemblées du peuple ou de celles de ses représentants, puis de les faire parvenir au maître. On espérait ainsi obtenir de celui-ci qu'il tienne compte des injustices signalées ou, du moins, qu'il écoute quelques-unes de ces doléances. Nous pourrions tous, dans cette salle, chacun en son nom propre, mais aussi au nom des autres, préparer un tel cahier et lire du haut de cette tribune soit des passages soit le tout, en espérant être écouté, sinon compris. Cela nous arrive à tous, en diverses occasions, et nous serons obligés de le faire jusqu'à ce que soient réunies des conditions plus démocratiques, mieux conformes à l'esprit de la deuxième moitié du vingtième siècle. Je ne veux aujourd'hui lire aucun résumé de ce genre. La lecture en serait longue et l'intérêt inégal pour chacun d'entre nous. Je voudrais au contraire profiter de l'occasion d'une manière constructive.

La problématique, qui accompagne le processus de démocratisation de la vie publique chez nous, m'obsède depuis longtemps. Même si on ne peut pas toujours la qualifier d'effective, nous avons, relativement, obtenu une grande liberté de critique. On reçoit assez bien les manifestations de notre désaccord, de nos refus, nous pouvons discuter, stigmatiser, à condition bien entendu que nous connaissions ces limites où s'arrête notre liberté. Il en va tout à fait autrement lorsqu'il s'agit de la liberté de présenter des projets différents, de mettre en place une alternative positive. Dans ce domaine, et chaque fois, dès l'instant où nous dépassons le niveau local, nous nous heurtons à une absence de liberté presque absolue. C'est un paradoxe de notre vie publique et politique, et dont les conséquences, certaines, sont telles qu'on s'en étonne, çà et là, sans savoir par quel bout les prendre. Les « critiqueurs » ont pourtant, dans notre pays, en cette année 1967, une situation meilleure que partout ailleurs dans le monde, c'est valable tout aussi bien pour moi personnellement que pour « Literarni Noviny » ou pour autre chose. Le « critiqueur » ne court point le danger d'avoir à porter sa critique devant le public jusqu'au point où il faut réfléchir aux solutions. Il n'a pas devant lui la perspective d'une confrontation publique de l'état de choses actuel et de l'alternative qu'il propose. De même il n'aura pas éventuellement plus tard l'occasion de montrer dans la pratique comment pourrait se développer cette alternative. Chez nous, la critique est publique, la recherche des solutions se passe à huis-clos. Les « critiqueurs » se retrouvent alors dans cet état bienheureux de l'irresponsabilité totale et on ne peut le leur reprocher car ils ne sont également pas responsables de cette situation et il n'y a pas le plus petit espoir qu'ils puissent la

prendre, cette responsabilité. Tous, donc, nous écrivons, nous partons à l'assaut, usant de malice ou de causticité, ou même d'analyses sérieuses, de critiques fondées, nous donnons nos opinions pour la seule raison qu'il faut bien les donner, qu'il faut qu'un jour les gens puissent les lire, pour mémoire, pour le calme de notre conscience. Sans grand espoir d'efficacité. Sans espérer que ces opinions autres puissent un jour participer à l'élaboration de la chose publique, à la responsabilité de cette chose qui porte un si beau nom, *res publica*. Pour toutes ces raisons, l'ensemble des déclarations faites lors de ce congrès, et avant lui, a plutôt un caractère d'exclamation, du fait qu'elles seront au moins écoutées. De quoi d'autre pourrait-il bien être question, après toutes nos expériences ? Un simple coup d'œil dans les journaux, aujourd'hui, suffit pour se persuader des frontières que nos voix toucheront. Je voudrais pourtant tenter l'analyse positive d'un autre problème, un problème que l'on nomme la politique culturelle.

## *LA POLITIQUE CULTURELLE*

D'une façon ou d'une autre, toutes les formes d'organisation sociale ont eu une politique culturelle et sur la base de leurs expériences, nous devrions, nous, essayer enfin de définir quelle devrait être la politique culturelle du socialisme, comment la société qui a porté sur son blason la libération de l'homme, entend libérer la culture de ce servage dans lequel toutes les formes antérieures d'organisation sociale ont maintenu le monde. Je n'ai pas l'intention de me livrer à une étude historique mais l'histoire des cultures anciennes nous permet de comprendre au moins une partie de la politique culturelle des états dans lesquels ces cultures se sont formées. Ainsi, les cultures grecque et romaine étaient des cultures pour élites et la plupart des Grecs anciens comme des Romains sont morts en ignorant l'existence d'un Sophocle ou d'un Horace. Un des paradoxes de ces sociétés demeure instructif : l'époque de leur essor culturel le plus grand ne correspond pas toujours avec celle du plus grand épanouissement de l'état. La politique culturelle de la société du Moyen Age se caractérisait par deux traits fondamentaux. Elle était fondée sur l'idéologie, intolérante. Elle croyait fermement que la culture n'avait qu'à être la servante de l'idéologie, une de ses manifestations, l'instrument du pouvoir régnant. A les regarder de près, nous comprenons qu'une partie des chefs-d'œuvre de cette époque relève d'une identification totale avec la conception du monde dominante, les lois humaines et religieuses, alors qu'une deuxième partie de ces chefs-d'œuvre, que tout pousse vers la réalité terrestre ou vers une vision du monde autrement modelée, tente, sous le camouflage des canons officiels, comme en contrebande, de porter dans l'art un regard tout à fait autre.

Quand aujourd'hui, avec le recul des siècles, nous portons un jugement critique sur la culture du Moyen Age, nous apprécions ses créations comme le fait des deux courants, nous savons que la politique culturelle, par-delà son intolérance, n'a pas su faire taire l'un

des deux courants, n'a pas su lui rendre la vie impossible puisqu'il y a eu la Renaissance.

L'intérêt de la politique culturelle de la Renaissance est ailleurs. La culture devient pour l'essentiel l'affaire des grands mécènes, l'aune de l'aide et de l'indépendance que le seigneur ou la ville offrent à leur artiste ou à leurs artistes. Cette aune devient même le plus souvent la jauge de l'indépendance globale du seigneur ou de la ville et régent ou pape doivent faire de même s'ils ne veulent pas rester en arrière. Cette concurrence des mécènes, le fait que cette politique culturelle brisa l'unité d'une certaine politique culturelle menée par l'Eglise ou par l'Etat, fut une condition importante de la formation de la culture européenne à l'époque de la Renaissance.

L'époque suivante fut à nouveau marquée par la tendance contraire L'Europe, après la guerre de Trente ans, et notamment l'Europe centrale, s'achemina vers une unification idéologique forcée, avec toutes les conséquences qui en découlèrent pour la culture. Chez nous, cette tendance se caractérisa particulièrement par la tentative de liquider la langue nationale. De là vient le nom de « temps de l'obscurité ». Nous avons longtemps discuté, dans notre pays, au sujet de cette période. Ces discussions se terminèrent d'une façon plutôt administrative. Je ne veux pas rouvrir le dossier en ce moment, mais je ne peux passer sans souligner un fait. Si le choix d'une opinion est libre pour chacun, personne ne prétend que cette époque, chez nous, fut sans culture, que le dix-septième et le dix-huitième siècles furent dans les pays tchèques des déserts du point de vue de la culture. Alors pourquoi le « temps de l'obscurité » ? Parce que, du point de vue de la culture, l'histoire qualifie de « temps de l'obscurité » toute époque dont la culture ne pouvait avoir qu'un contenu à sens unique, où ne pouvaient s'exprimer que les opinions d'une seule tendance, où, à côté de la culture officiellement autorisée, n'existait pas une culture non officielle, non conformiste, où le visage de la culture était déformé par l'unilatéralité des avis qui résultait de l'organisation politique et d'une politique culturelle précise. L'histoire de la plupart des nations développées comporte de telles époques et c'est avec mépris qu'elle les désigne, elles et leurs « Konias » (1). Et dans les familles de la culture, on les agite comme des monstres pour faire peur aux petits enfants.

## *CELLE DE LA BOURGEOISIE*

Les dix-neuvième et vingtième siècles sont, pour les sociétés développées d'Europe, des époques de libéralisme économique, politique et culturel. A la vérité, la bourgeoisie se construit ses cathédrales culturelles. Par d'immenses moyens, elle démocratise à son profit les privilèges et prerogatives aristocratiques. Elle cherche, souvent avec une

---

1. Nom d'un jésuite, en Bohême, au dix-septième siècle, qui fit brûler les livres des réformés et publia un « index » des livres interdits (N.D.T.).

plus grande pompe et moins de goût, à s'approprier ce que l'aristocratie possédait dans le monde de la culture. Il y eut de nouveaux mécènes mais la différence fondamentale face aux époques antérieures, c'est le libéralisme. Va, écris, tu es libre, si tu peux payer, si tu fais prévaloir ta volonté sur le marché alors tu as gagné, sinon, c'est ta faute, ils ne te veulent pas, ils ne te lisent pas, la vie seule te jette dehors. Le dix-neuvième siècle est ainsi ensemencé de cadavres d'artistes morts auxquels on n'a rien interdit, que personne n'a brûlés sur des bûchers, que ni l'Eglise, ni la société n'ont excommuniés. Ce sont les cadavres de ceux qui ont créé librement, qui sont, librement, morts de faim, de maladie, de désespoir, par-delà l'indifférence de la société pour leurs œuvres. Des œuvres, l'avenir l'a montré, qui souvent préfiguraient l'avenir. De plus, n'oublions pas que le consommateur, dans le sens large du terme, restait pratiquement expulsé de l'utilisation des produits culturels, la culture restait l'affaire d'une infime minorité de la nation, une minorité certes déterminante dans les périodes stables, mais une minorité quand même. Le marché de la culture demeurait fermé à la plupart des membres de la nation, tout simplement. Le peuple était parfois touché par la voix d'un barde comme Hugo, ou par le mot politique d'un écrivain, comme Zola, mais Flaubert ou Dostoïevski ne furent jamais lus par les masses, la plus grande partie de la nation n'avait pas même idée de leur existence. La société de consommation des dernières vingt années a modifié cette situation. Le caractère du marché capitaliste a changé. La culture est devenue une marchandise consommée. Les éditions massives de livres à bon marché ou de publications artistiques peuvent, dans les grands états ou les grandes aires linguistiques, devenir des entreprises rentables. Le libéralisme a ainsi, à sa manière, contribué à la démocratisation de la culture, une démocratisation assez importante et qui parfois nous remplit d'envie. Naturellement le libéralisme du marché artistique fonctionne même dans la société de consommation. Sur ce marché s'impose parfois, et grâce à lui, se maintient, non seulement l'ensemble des valeurs incontestables qui font parfois se tordre les mains aux hommes de nombreux cercles dirigeants, mais aussi un ensemble de diverses marchandises à la mode vivant très bien des différents scandales et de la conjoncture.

## *CELLE DU SOCIALISME*

Après ces expériences millénaires en matière de politique et de culture, naît la société socialiste. Elle se doit de définir ses rapports avec la culture, sa conception de la culture, sa politique culturelle. Elle naît, du moins je l'espère, afin de veiller, avec discernement et prudence, sur ces précieux produits de la nation, afin de débarrasser la culture du double dictat qui marqua le passé de celle-ci, le dictat du pouvoir et le dictat du marché. Afin de rendre la culture accessible aux masses les plus larges ou, plus précisément, afin de rendre la culture nécessaire aux plus larges masses populaires et ainsi de se différencier fondamentalement de toutes les sociétés antérieures.

C'est assez incroyable, mais c'est ainsi : malgré toutes les expériences passées, la politique culturelle du socialisme répète avec une suite dans les idées digne de meilleurs objets, tout ce par quoi les sociétés passées se sont disqualifiées par rapport à la culture. Aujourd'hui cette politique culturelle réalise lentement, empiriquement, qu'il ne s'agit pas d'une erreur dans la réalisation pratique mais d'un vice dans sa conception même.

Ces accidents continuels, dont la politique culturelle du socialisme fut et demeure la victime, portent de nombreux travailleurs, spécialistes en ce domaine, à penser en conclusion que le socialisme n'est peut-être pas capable de résoudre les problèmes existants, qui les portent également à idéaliser la politique culturelle de l'ouest. Ces accidents sont la conséquence d'une certaine conception de la politique culturelle. Régulièrement, telle œuvre ou telle autre, tel auteur ou tel autre, pour une raison ou pour une autre, se trouvent condamnés et tout cela pour constater, quelques mois ou quelques années plus tard qu'il n'y avait rien à leur reprocher. Les gens, qui, à un niveau ou l'autre, sont responsables de la politique culturelle, sont continuellement déplacés et ce sont toujours et à nouveau pour les mêmes raisons, parce qu'ils ont été trop libéraux et trop intolérants. Ils ont trop cédé à la pression de la base et trop souvent pris des mesures administratives. Tous ces gens, par ailleurs, se ressemblent, nous le savons, leurs opinions sont les mêmes et leurs pratiques, à s'y méprendre. Ils viennent, s'en vont et très souvent reviennent, non pas parce qu'ils sont bons ou mauvais, idiots ou intelligents, travailleurs ou fainéants, mais tout simplement parce qu'on leur demande de faire des choses infaisables, de réaliser des tâches irréalisables, de mener à bien une politique culturelle impossible. Il en sera ainsi tant que la politique culturelle du socialisme ne se définira pas elle-même comme l'ensemble des devoirs concrets sociaux réalisables et propres au socialisme : nous passerons d'un accident à l'autre, d'une tête qui tombe à l'autre, nous renverserons tour à tour des barrières, soulèverons des obstacles, construirons, détruirons telle ou telle cloison, nous tolérerons, interdirons ça aujourd'hui, autre chose demain mais toujours à l'intérieur d'un schéma qui, pour ne parler que de nous, n'a pas changé lors des dernières vingt années, en dépit de tous les changements.

A l'intérieur de ce schéma, la culture est ballottée entre les barreaux d'opinions, d'ouvertures, de décisions qui s'opposent les unes aux autres. Cela n'aide en rien la culture mais, de plus, discrédite le socialisme en tant que système capable d'apporter la solution de problèmes vieux comme le monde.

### *DELIVRER LA CULTURE*

A mon avis, la politique culturelle de l'état socialiste se doit de remplir un devoir élémentaire, qui est ce par quoi elle se différenciera de la politique culturelle des périodes antérieures : délivrer la culture du dictat du pouvoir et du dictat du marché. Mais jusqu'à présent la



politique culturelle du socialisme n'a proclamé clairement et sans ambiguïtés aucun de ces principes. Elle suit les fluctuations des diverses époques, elle adoucit ou durcit les mesures imposées par ce double dictat, sans se résoudre à l'abolir sur la base de principes et d'un programme, de là ses difficultés. De là cet aspect qui rappelle, et ne devrait pas rappeler, d'autres formes d'expériences déjà connues, de là le manque de cette expérience qualitativement nouvelle dont nous avons besoin.

Quelle est la situation de ces deux dictats sous le socialisme ? La légitimité du dictat du pouvoir, plus ou moins manifeste, se trouve justifiée par la nécessité où sont placés la société socialiste et ses organes de veiller à ceci ou à cela. Les organes du pouvoir socialiste ne peuvent permettre le « sans rivages », etc..., etc... Nous connaissons ces positions. En fait, la pratique même de notre politique culturelle, depuis vingt ans, conteste cette affirmation. Les rivages ont changé tant de fois, tant de fois ont transhumé les valeurs à respecter, celles à surveiller, celles à soutenir, qu'il serait peut-être temps de comprendre que la culture n'est pas seulement un instrument apte à réaliser tel ou tel programme, ni cet instrument ni seulement autre chose. Elle est l'ensemble des activités de toutes les forces créatrices de la nation, sa mémoire vivante, sa forme douloureuse de connaissance et de conscience, l'image de toute la complexité et de tous les aspects de son esprit ; il serait peut-être temps de comprendre que seule l'histoire, et parfois très insuffisamment, différencie les valeurs des non-valeurs, la vérité du mensonge, sépare le bon grain de l'ivraie. Il ne s'agit, bien entendu, d'une absence de tous principes, ce serait la négation même de ce que je viens de dire. Chacun des éléments de la culture nationale, à chacune de ses étapes, doit avoir ses principes car ceux-là sont la solution dans laquelle vit et se développe la culture nationale. L'état socialiste doit proclamer qu'il se porte garant de la culture, sous tous ses aspects, qu'il n'est ni l'arbitre dans les controverses ni l'organe qui domine et donne aux uns toutes les possibilités, aucune aux autres, ou même qui donne plus aux uns qu'aux autres. L'état socialiste doit, évidemment, défendre ses intérêts mais cette protection, cette défense doit être déterminée par le code pénal, définie par lui et ne pas être laissée à la merci des proclamations des cadres ou de la loi-cadre qui ne produisent que l'arbitraire. L'expérience de toutes les sociétés, y compris celle de la société socialiste, prouve qu'aucune œuvre de culture, aucun climat dans ce domaine, n'a jamais causé l'effondrement de la société ou de l'Etat. L'histoire élimine totalement toute supposition qui tendrait à faire croire que la culture peut être un frein au progrès social quand on lui donne la liberté. L'histoire du monde prouve même le contraire et la politique culturelle du socialisme ne peut ni contester ni oublier cette expérience.

## *LE LIBERALISME ?*

Question ou objection : le libéralisme ? Non. Le libéralisme, on l'a dit, installe le marché dans le rôle d'arbitre sur le terrain de l'art

et de la culture et ce n'est pas mieux, l'histoire le montre, que lorsque nous avons à sa place l'Etat, l'Eglise ou un autre pouvoir quelconque. Le dictat du marché, dans le domaine de l'art et de la culture, c'est le dictat du goût réactionnaire, de la moyenne, de la consommation, le dictat de ce que la société a déjà consommé, accepté. Dans le meilleur des cas, c'est le dictat de ce qui est sur les forces de contestation, d'interrogation, de doute, de plongée dans l'inconnu et le futur. Un tel dictat s'identifie avec celui du pouvoir. Ce dernier, d'ailleurs, accepte généralement les conclusions du marché et entre rarement en conflit avec lui. Le libéralisme prend tout simplement le relais de l'Etat et donne cette responsabilité des choses de la culture à des forces innommées, introuvables. Il n'est pas sans intérêt de constater que la politique culturelle du socialisme est tentée de prendre ce chemin de l'expérience capitaliste au moment où nous sommes plus proches que jamais au cours des vingt dernières années de la compréhension du problème des rapports entre la culture et le pouvoir. Quel serait le résultat de ce libéralisme de l'Etat socialiste, d'une telle politique culturelle du socialisme ? Tous les désavantages du libéralisme capitaliste et aucun des avantages essentiels : notre marché est trop petit, trop limité pour qu'un élargissement réel massif du domaine de la culture puisse devenir une branche parallèle du commerce de la culture de masse, enfin par son organisation sociale, aucun groupe, aucun individu, n'existe dans notre pays qui puisse résister à la pression du marché et éventuellement l'emporter sur lui. Si l'Etat socialiste réalisait la politique culturelle du libéralisme, il en résulterait obligatoirement une baisse générale du niveau culturel, un embourgeoisement du goût, la perte du sens de l'engagement. Tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, échappe à la norme, et porte par là les germes du futur, resterait exsangue. La culture ne pourrait survivre.

Si le premier article de la proclamation des principes de la politique culturelle du socialisme devrait être celui de la liberté absolue de la culture, liberté que seul le code pénal pourrait limiter, le deuxième article devrait comporter cet engagement : l'Etat socialiste devient la garantie matérielle de la culture en développement et fait ainsi tout ce qui est en son pouvoir pour que la culture nationale devienne la propriété des plus larges couches de la nation. Qu'est-ce que ça signifie ? Que l'Etat socialiste, pour la première fois dans l'histoire, sera capable de surmonter la différence entre la liberté et la liberté formelle, limitée par les lois du marché, mais aussi et au fur et à mesure l'opposition entre la culture et son consommateur. Par contre, si l'Etat socialiste, comme il le fait actuellement, en le proclamant ou en évitant d'en parler, transforme le goût dominant, le niveau culturel existant, en critère de ce que le pays produit, il en arrive aux heurts, accidents, troubles, il peut même menacer l'un ou l'autre des éléments de la culture. La situation actuelle de notre cinéma donne plus d'une preuve. Mais si, pour la première fois dans l'histoire du monde, la société était amenée à bouleverser ces tristes perspectives, si elle s'efforçait de faire en sorte que, grâce aux principes de la politique culturelle du socialisme, les plus larges couches de la nation acquièrent la possibilité, en substance libérale, de choisir entre les

valeurs culturelles abordables et puissent, à la suite de l'activité pratique quotidienne de l'Etat socialiste, approcher toujours plus les valeurs qui sont sous le régime libéral l'affaire d'une élite, et si on faisait ensuite le bilan de cette activité, ce bilan serait le critère général pratique des succès ou insuccès de cette politique culturelle. Nous aurions ainsi en main un ensemble qui fonctionnerait et auquel les gens auraient la possibilité de participer suivant qu'ils en seraient capables ou non et non pas indépendamment de leurs qualités. Nous aurions ainsi une politique culturelle du socialisme qui prouverait que l'état des choses ici a changé grâce aux principes, que le socialisme offre réellement à la culture et aux masses de ses consommateurs potentiels la solution d'un problème qu'aucune société jusqu'ici n'a su résoudre. Certains pensent que seule, et à l'avenir, la société la plus riche, par exemple la société américaine, pourra prendre ce chemin. Je ne suis pas de cet avis. Une société pauvre et appauvrie, société qui a payé et continue à payer le prix fort, démesuré, pour chercher le modèle d'un socialisme qui fonctionne, a, ou devrait avoir, ce grand avantage, face aux sociétés non-socialistes qui fonctionnent et s'éloignent économiquement : l'homme et ses moyens ne comptent pas ici seulement par le marché, même si ce marché n'est pas, et de loin, rassasié. Il est possible, je l'admets, que les USA, de leur position de pays le plus riche du monde, formulent un jour la politique culturelle dont nous rêvons. Je voudrais, pour ma part, qu'y arrive un pays socialiste comme le nôtre, avec sa profonde expérience de la culture, ses traditions, et qu'il y arrive en ce moment même où pour tant de ses citoyens il semble que la question de la consommation, la question du marché soit la plus importante. Je ne pense pas que le socialisme tchécoslovaque puisse actuellement ou dans un futur immédiat apporter au monde dans le domaine de l'économie des leçons importantes fondées sur des preuves vivantes. C'est possible dans le domaine de la culture et de la politique culturelle, tout de suite, ou demain. Il faudrait que le socialisme ait pour cela le courage de commencer à penser par principes, en socialiste, à ces questions. Notre petit pays socialiste ferait un apport, un apport non négligeable, à la somme des expériences, peu nombreuses à l'heure actuelle, qui démontrent que notre socialisme est un modèle futur et souhaitable pour le monde.

(Traduit du tchèque par Henri Deluy.  
Les intertitres sont du traducteur).

---

## Abonnez-vous !

(bulletin d'abonnement en fin de numéro)

---

quatre poèmes

Sur la frange du premier mot  
sur le premier bourgeon - biseau du paysage  
avide - sur le bord  
du projet qui se reforme - je

de profil je rôde et dépasse  
je croise dans - je sollicite  
la promesse plus noire

---

Au centre d'une savane atteinte  
toute de paix - d'herbes flexibles  
de fleurs cueillies jadis - la centaurée

balance un monde  
mauve - soie mauve courte  
chevelure

ô touffe - vie mouvante  
ô moment d'ordre

---

D'un versant d'ocre - d'un plan de pourpre - cela - sans bruit  
retombe

écroulements - cubes de transparence - connu  
qui bascule  
se détache  
quitte l'insaisissable

renonce

---

Invisible puis négative  
cheveux de neige face d'ombre  
gestes  
des mains  
du corps déjà

j'émerge malgré moi  
on assemble des signes  
et c'est la - ce n'est rien

Nous publierons dans nos prochains numéros :

— La poésie aujourd'hui :

- |            |             |
|------------|-------------|
| ● Québec   | ● Vénézuéla |
| ● Italie   | ● Cuba      |
| ● Bulgarie | ● Iran      |

- Problèmes d'une culture socialiste : Cuba, par Jean-Jacques Nattiez.  
— Chine : poètes du peuple, traduits et présentés par Michèle Loi.  
— Pierre Albert-Birot et Pierre Reverdy, par Bernard Vargaftig.  
— Poèmes d'internés-allénés, réunis et présentés par Pierre Coumian.  
— Significations de « Tel Quel » ?, textes réunis par P.-L. Rossi et Jacques Roubaud.  
— Pierre Unik, textes réunis par Denise Miège et Henri Deluy.  
— Benjamin Fondane, textes réunis par Franck Venaille.  
— Entretien avec Georges Mounin, par Henri Deluy et Franck Venaille.  
— Le Surréalisme en tête : articles de Pierre Macherey, Lionel Richard (L'influence des romantiques allemands sur le Surréalisme), Ludwig Kundera (Le Surréalisme en Tchécoslovaquie, hier et aujourd'hui), André Abrys, Henri Deluy, etc.
- Et des poèmes de :

- |                   |                     |
|-------------------|---------------------|
| ● Nicolas Guillen | ● Guillevic         |
| ● Pablo Neruda    | ● Oliven Sten       |
| ● Jean Malrieu    | ● Tchicaya U Tam'si |
| ● Maurice Regnaud | ● Charles Dobzynski |

**paysage mental**

Tout le champ, ayant ramené à lui les marches de l'horizon, s'est rétracté dans l'épi unique et flamboyant, qui seul traite d'égal à égal avec le soleil, son aîné et son associé.

**homme du lubéron**

Visage d'homme. Distance d'un regard. Inquiet et rassuré le paysan suit le cours de l'eau entre les alignements de tomates. Il voit déjà le vent qui viendra d'ici peu mettre en question la frêle luxuriance de ses cultures. Les marchands d'images bibliques ont peu de prise sur lui. Il sait trop le sol et le mécanisme des choses pour accorder son cou à la laisse des mirages.

Il est aussi le descendant des hommes de Mérindol, brûlés à la clarté des chandeliers d'église.

**identité**

Après le passage des civilisations, la pierre retrouve sa vie intérieure, fichée hermétique dans la clarté.

## **journée**

En ces villages creusés dans le ciel, se lever à l'aube pour guetter l'envol du dernier lampadaire entre les arbres de la place, se faufiler parmi les rêves tombés des lucarnes.

Et puis, le soir, venir sur les bancs communaux ruminer en chœur la journée jusqu'au premier appel de la chouette.

## **relève**

Il y a un instant où, dans l'air, les grillons prennent le relais des cigales, sur un ton plus aigu, avec la même application grégorienne.

## **vallon du sautet**

Nous avons parcouru des chemins de hasard, dans la fièvre des soirs, rassasiés de vent, cueillant l'éclat de l'eau et les silex cachés.

Un paysage obscur s'étalait à nos pieds entre les branches basses. La bouche du secret laissait parfois filtrer quelque aphorisme dru.

Quel message ont légué les maçons minutieux qui dressèrent les colonnes de cette campagne monumentale ? Parmi les herbes, traces de demeures et de combats, murs et pointes de flèches.

Avant les premiers hommes, qui foulait et régissait ce sol, quel ordre y régna et nous transmet cette garrigue parfumée ?

## port de nuit

Les tambours du crépuscule grondent ; en moi, l'écho des cascades ralentit sa foulée. La ville glisse vers la mer. Le linge des balcons fait signe au large d'approcher. Des vols silencieux frôlent les quais. La lune fait la toilette des pontons. Elle parle au fond des coquillages.

Au fond de la chambre, tombée de cordages, défilé d'archipels. Remuement d'un univers trouble et sombrement éclatant. Les muscles se détendent, l'attention se crispe. Le pas se replie sur lui-même. L'angoisse tombe en brouillard sur les toits.

Les ports ont la mémoire longue.

Roc après roc, je t'escalade, nuit, ma nuit d'échos et de peurs ; repoussant tes couleurs, repoussant tes odeurs, tes épines cinglantes, je t'escalade, nuit, ma nuit de ronces, de rocailles ; je vais, de roc en roc, jusqu'au sommet, bondir sur les comètes ! Un musicien des rues scie ma pensée, m'impose des images, me jette à la trace sur le pavé.

Un point du fond du ciel se déploie dans le noir — vol collectif d'oiseaux. Et c'est le jour qui claque. Vivre encore au hasard ! Le matin a rattrapé ma pensée. Palmes solaires du matin. La sirène d'un bateau change l'univers. Rues musicales autour de mon éveil. Etoffes de l'été répandues sur le sol.

Dans la rue, la tribu des yeux parle sa langue secrète. Tous ces marcheurs véhiculent de l'Orient au fond de leur rétine.

L'eau tranche les questions au bord de son envol.

La blancheur a le regard mystique.

La beauté est une évidence à apprendre par cœur.

---

Nous vous signalons par un papillon jaune que  
votre abonnement est échu.

Pour éviter toute interruption dans nos envois  
**réabonnez-vous aussitôt !**

*Attention ! Nouveaux tarifs !*

---



I

Effacée là-bas  
                                  la forêt bue  
Le village un verre  
                                  d'eau  
                                  sur la plaine sans repère  
  
Et les bêtes ont disparu

II

A travers la maille des gants  
avec des mains de maladresse  
mais les hommes font des points sur la terre  
à goût de fer et de canaux

III

Grenier l'herbe d'hiver en friche  
où suivre le pur  
où trouver le frais du sommeil  
des secrets de pomme coupée

IV

Les doigts pliés sur les lèvres au-dessus de soi une vague verte  
et lisse allongée sans île  
                                  sans défaut  
                                  comme un fil  
                                  comme l'on recevait les matins de collègue  
                                  dans sa chemise  
  
                                  trois mots sur une page blanche  
                                  et l'on dit que le froid s'ébouriffe

---

Quand j'entends les discours la morgue le mépris  
Sur une barque à bout portant  
les coups de feu  
l'étang  
et sur son bord de peupliers toutes ces phrases en livrée

Je dis les bois sont vifs en chevreuils cette année  
la chance du poème  
par quelle allée s'est-elle  
en quel taillis  
tapie

Sa trace est bien perdue sous les feuilles roulées  
Qui saura l'émeuter  
Quand j'entends les discours la morgue le mépris

---

La longue distance de cette parole  
depuis Rome les collines vole vers  
les coteaux soleillez tout de pampres couverts  
Val d'Elsa phrase phrase  
l'herbe rase au pied du campanile de Pisc  
l'enjambement des ponts les monts les démons  
et puis par quelque vallée rauque et noire jusqu'au Rhône  
une tourterelle fuyant sous le gris du ciel  
des hommes d'armes et de grêle des courtisans  
des ministres en livrée dans le Vatican des  
vents la tristesse  
glisse au-dessus des prairies des villages  
des forêts  
sans loup sans louve  
sans jamais prendre son repos  
sans se poser  
sur les châteaux  
jusqu'aux longues galeries qui se reflètent dans l'eau  
jusqu'au Louvre et l'amitié  
De Ronsard à l'écoute et la France des mots

Tout à ce battement de palombes galop  
fontaine au fond de soi sourde le soir autour  
de ce qui deviendra la Piazza Navona  
Tout à ce vers en lui qui s'éloigne et se noie

Palazzo Farnese

il faudra  
ce long mardi de n'être pas parmi les gens du carnaval  
comme à la porte des torils aux derniers jours de mars  
un parfum de vacarme  
un souffle de foule et de sang

« Rome est un labyrinthe »  
disait-il  
« par quel pont quelle plainte  
au-dessus des remous d'eaux brunes et des bronzes  
berger des berges  
m'en irai-je »

Il fallait enjamber les charrettes sous l'arc de  
Janus Quadrifons  
un torrent de tourments  
des gerbes pourrissantes  
Jusqu'au  
silence Dieu

Alors la pluie venait sur les criques du cœur  
Le poème comme un parvis les forums impériaux  
Et le bonheur était sous cette ondée fraîcheur  
d'abattre un peu le feu dans le rosier des mots

—

I

Du calembour du Christ au dôme de Saint-Pierre le chemin du  
désordre  
non seulement dans le passé mais dans les plans aussi les détroits  
l'avenir  
la nuit glissant à pas de chat sous nos plafonds de croix latines  
Tout détruit disparaît sous des capes de terre  
un tassement de voix de sable de gravier  
le rire sous les roues des charrettes d'hiver

Jetez un drap d'oubli sur les projets perdus  
la neige par poignées dans le sel du matin  
Car tout s'en va sans fin comme un Tibre à la mer  
dans le désordre de nos mains

## II

Les longues ailes jusqu'au vertige  
Le gris et l'or sur les chevaux  
Le brasier des oiseaux  
réveillent ma confiance d'aveugle par moments  
Passants pressés d'oublis

vos cœurs sont blancs

Je franchis vos secrets je parle en vous je rôde  
Et retourne toujours au rébus de vos pas  
O Louvre ouvert à tous les vents  
j'attends que la lumière sorte  
mais dans le battement des bâches sur le temps  
ce ne sont que des bruits de ruisseaux qu'on emporte  
Tibre ou Seine les ramiers du désordre  
volent toujours trop bas  
Le ciel est gris comme la boue des rives  
et seule agile

étoile

brille

géométrie

Le diamant

parole aux pointes naïves

---

Le monde ses putains ses dagues et ses dogues  
La nasse des trottoirs où je flaire le vent  
Les limiers les journaux leur odeur de Renaudes  
Et la douleur qu'on sangle à l'angle de chez moi

Ce sont des lits déserts des revenants partout  
un Orly de tristesse où attendre debout  
France France répondez

mais nul sinon écho ne répond à ma voix La vie comme un champ  
inégal  
gal  
comme un infirme qu'on porte au soleil  
leil  
en pays égaré  
nous étions  
ces bois  
la résille du ciel  
et les mots qui résonnent  
cet homme  
attentif à sa vie  
sous les mots qui résonnent  
comme on revient à soi

---

En vain tendre les bras  
à la merci du vent  
comme le marinier  
son savoir malheureux  
tout d'écume sur soi et partir en mémoire  
comme cœur et genoux quand le soir on s'endort  
Vite la vie son poing ses fossés juste avant  
et que je te retrouve  
— Ulysse sans y croire —  
O ma plage sans roche abritée de tout vent

---

Une lande au loin d'ornière pâle avant nuit noire  
buissons endormis  
Talus de neige talus de marne  
et vous voici soldats bottés par force les nuages  
peut-être des troupeaux de talons dans la terre

Ce n'étaient que faisceaux de hêtres sur les glacis  
bleu Azincourt du froid craquant  
et puis près des canaux des canons et des mares  
le cœur distant  
l'amour servant

Allons ne réveillons personne  
  où chacun dort patois berceau  
près de l'Oise et de l'Aisne  
  comme une fourche de chapelle  
  et ses ardoises sans oiseaux

---

Un long jour une vigne sans rose sans oiseau  
comme si les enfants n'allaient plus à l'école  
une grange d'hiver une colline à demi morte  
une jeunesse sans ruisseau

J'étais l'exil  
  perdu                          je faufilais les phrases  
Et le temps emportait contre lui ma parole  
Anse ancienne                          valse                          vase  
          Ile          un lent retrait de tout  
la lumière à ras du sol  
  et l'angoisse dans mon cou  
Une grande chambre vide          et ses gants  
  désoleillée  
jour sans sacre et sans secret  
un sommeil sans son cœur  
comme au long de la haie l'aubépine tombée

---

Tout est voyage on vit au bruit des rames et des roues  
Ce croisement la terre  
A chacun son chemin dans la nuit de son pas  
La vérité du pouls battant des charades d'amour  
On marche pour  
  On vient on va  
puis las de tant de choses taire  
On dit Il était une fois

Non ce temps là viendra j'en suis certain c'est sûr  
au moment même où je m'éloigne avec les gens à demi sourds  
avec les ombres du matin  
  sur l'Italie de l'écriture

**mythes****reine**

Parfois elle me laisse jouer avec ses seins frais et lisses comme des galets qui, devenus grenades, m'exploseront dans la bouche sitôt dégoupillées. Je ne suis que le page préféré et ne me plains nullement de telles blessures qui sont l'envie du royaume et font rêver les jeunes gens désœuvrés. Tout nous est bon. Tout nous est promis. Les granges. Les champs d'avoine démesurés. Je confesse même notre prédilection particulière pour les églises de campagne les ruses du barman déjouées. Qui dira la fraîcheur des dalles, l'humidité, la sévérité de ces lieux magistraux plus accablants pourtant qu'à Midi le soleil sur la place d'un village languedocien qui se souvient de ses fontaines.

**autocritique**

Moine abstrait, ma cellule tendue de sang, j'étudiais mes auteurs entre deux futailles de volumes. L'autel se déplaçait selon les rites. A la semaine Julien Gracq succédait la nuit Barbey d'Aurevilly tandis que de pâles officiants coupaient d'une langue feutrée les pages de mes livres, déplaçaient les ouvrages. Que dire de cette passion si désintéressée que les larmes de l'autocontentement m'en brûlaient les paupières. Narcisse de banlieue mes photos agrémentaient l'hivernage cette cure inhabituelle et comme provocatrice à l'heure des périls atomiques. Je n'oublierai ni l'encens ni les essences encore moins les arômes précieux. En ai-je bleui des feuillets et médité sur la vanité de toute chose sans mystère ? Bons compagnons, nous travaillions ainsi mon âme évanescence et moi. Fut-ce un soir d'orage que les Flaubert se déflorèrent, que le

---

1. Extraits.

sang jailli du parquet oblitéra mes livres ? Foutant l'âme au vide-ordures je courus me faire flageller par MADAME qui n'avait gardé que ses seules bottines noires.

## **bref éloge du parc de sceaux**

*à Michel Denoit.*

Ce matin-là nous bénîmes la pluie d'ajouter son prestige à notre état d'âme mais les grands arbres firent front. Les peupliers figés comme des horse-guards, l'îlot de marronniers tachetés qui, dès octobre laisse apparaître ses cicatrices, quelques pins désuets et comme désaccordés dans un tel décor prenaient leurs distances. « Ah ça » dit le gardien du domaine « mes nénuphars deviendraient-ils aussi arborescents ? » Glissant près du lac nous cueillîmes les dernières feuilles vertes. Elles seront rouges demain et le ciel éclatera. En attendant il fait encore bon vivre, sa douleur en laisse, évoquant les jeunes gens que nous fûmes, à peine nostalgiques puisqu'experts en distanciation et usés avant l'âge dirait le gardien qui a fait ses humanités. La terre était rousse les odeurs tenaces notre mélancolie de bon aloi. Distraitement nous évoquâmes Antonioni et nous mîmes d'accord sur la nécessité de faire, d'urgence, la révolution.

## **bop'art**

**dit**

*à Jean-Pierre Le Boulch' et Pierre Tilman.*

Peau Douce s'allonge Se pose en triangle Se plaint de la lumière qu'elle arrache mais garde ses bas blancs (la chambre ressemble alors à une soute de cargo traversée par des mouettes) Peau Douce dit-il Peau Douce... Elle le fait taire avec ses genoux avec son ventre avec sa langue et s'enferme en ses yeux clos Puis elle dit : « Viens » Rabat le rideau de fer sur son plaisir Ne lui laisse qu'un corps à porter au rouge Froide elle rouvrira les yeux Froide elle le quittera plaquant deux baisers fraternels sur ses joues grises Il retrouvera la rue Glacé Un peu plus solitaire La pluie empêchera les passants du dimanche de se retourner sur lui.

*Paris.*



## avec nougaro

Aux premiers accords de l'orgue électrique ses cuisses jaillirent des draps comme d'un starting-bloc Sur le pré de la moquette ses bas ressemblaient à deux vipères effrayées tapies dans la cressonnière de sa jupe marquée encore des fines cicatrices de ma hâte Huilée, sa nuque tournait dans ma main et nous fûmes bientôt privés d'air Elle refit surface ses lèvres entre mes doigts Les caisses claires du lit éclatèrent Ma bouche sur son cœur-sono, ses cheveux soudés aux épaules elle cria, se plaignit, gémit et ronronna.

Alors ils attaquèrent le blues en si-bémol.

*Paris.*

## quand mère maquerele des anges

balança son chapelet au premier rang de l'orchestre les cache-ciboires des filles hurlèrent leurs éclairs Fendirent le ciel le platine consacré s'abattit sur la salle et ce fut la fusion On servit les hosties les merguez Tout devint sang et bronze Rouds noirs zébraient le dos les hanches les fesses à XIII Cris ocres jaillirent de l'alto strip'in De chaque hostie-miroir s'échappèrent des mèches aussi blondes que celles de TRUDA DIE HAMBURGERIN.

*Paris.*

## "dorothée bis"

De l'indigo au parme du madras à la terre d'ombre les beaux jouets équivoques glissent sur les moquettes, déliquescents à peine, las peut-être, un dahlia gigantesque à la place de la clé remontoir. Le néon les colore les défigure les magnifie (on pense à un défilé d'athlètes hagards à des nonnes perverses ou de tendres éphèbes décolorés). Les voici ennuyés, sévères, détachés, les jambes gainées comme des tiges de jonc le visage ravagé. Ils ont aussi des seins inachevés, doux aux lèvres, fiers à la paume, des cuisses entretenues comme un pont de navire et qui fuient comme des tanches. Beaux objets. Jouets voraces et nacrés vous voici tels le spectre solaire, un sexe rouge entre les pommettes au nid du bras. Vos genoux étincellent. De quel fond de teint, de quel mirage vous enduisez-vous l'âme, vos jupons couleur chair, pour mieux nous faire tituber ?

*Paris.*

## constats

1.

Il dit qu'il est miné Déjà je l'imaginai homme-sandwich exposant sa blessure mais c'était un homme comme les autres comme tant d'autres qu'aucune marque extérieure ne signalait aux ricanements des foules Pourtant chaque nuit je le voyais un peu plus solitaire sortir son lit de sa poche et attendre les mains sur les tempes je ne sais quelle femme quel enfant quel présage connu de lui seul Puis il s'allongeait près d'un transistor et je crois bien que seule la rugosité de Coltrane atténuait ses hurlements.

2.

Ainsi venons-nous de coucher avec une putain Nous étions dans un lit Dans le lit de l'amour mais nous étions aussi à mille lieues de l'amour Aucune langue fût-elle si experte Aucune bouche Aucun visage ne furent jamais si éloignés de la langue de la bouche et du visage de l'amour Leurs négations ? Les unes et l'autre l'étaient comme nous étions nous-mêmes notre propre négation las et désespérés Ainsi la dérision de l'amour - ce froid surtout qui nous enveloppait - permet-elle de nous *accrocher* avant que le ricanement d'un bidet ne nous poursuive jusqu'à l'autre rive Alors les jumelles folles du désespoir viennent distribuer leurs cartes.

3.

Nous voici nain Gnome notre bosse nous pèse Nous voici Garde Blanc chaque nuit la détresse se carre dans nos rêves et nous la subissons Nous la reconnaissons Que faire Comment lutter contre ce qui est en nous dans notre sang contre nos côtes entre nos dents Je ne sais plus prier Je n'ose pas hurler Chaque jour pourtant se gagne Dans un couloir de métro près d'un chien borgne je demande aux passants au moins une raison de continuer.

4.

Ils disent encore que je suis devenu idiot Oui Non C'est vrai je n'éprouve plus le besoin de parler j'aiguise mes ongles mes dents recense couteaux ciseaux tout ce qui déchire coupe tout ce qui peut défigurer mutiler Au fond de ma gorge des paroles sont prêtes Bataillons casqués aguerris Elles aussi Elles surtout blesseront Je leur fais confiance pour les avoir moi même éprouvées Et maintenant ? D'abstraites fureurs ont pris forme J'attends patiemment dans mon corps d'idiot le jour de la grande rédemption par le sang.

## PROLOGUE

Il faut revenir à l'*Esthétique* de Hegel pour saisir l'ampleur de la rupture qui se manifeste autour de 1922 entre le Surréalisme naissant et le mouvement Dada. C'est-à-dire à la définition du « *Pathos* » comme « *centre véritable, ...vrai domaine de l'art* » (1) et à la supériorité affirmée de l'Art Romantique comme lieu privilégié de déploiement de l'*idéal*. Définition qui donne sa véritable unité à ce qu'on pourrait appeler l'Art Surréaliste (comme si nous devions introduire une nouvelle catégorie hégélienne) et qui pare d'une couleur quasi mystique (comme « *un soir* » chez Baudelaire « *fait de rose et de bleu mystique* ») par-delà toutes les divergences admises, la prose d'Aragon et celle de Breton, les collages de La Femme 100 Têtes de Max Ernst, les tableaux du Dali de l'Amour Fou et certaines séquences pathétiques des films de Bunuel. Couleur familière et diffuse, difficilement descriptible, dont la tonalité pourtant nous donne la sensation exacte de cette correspondance, mieux qu'une analyse dont l'aboutissement se trouverait résumé dans l'expression poétique de Benjamin Péret : « *JE SUBLIME...* ».

Usage donc, quasi névrotique de *la passion*, et de *la beauté* — au sens convulsif du terme — qui vient combler le vide laissé par Hegel après l'Art Romantique, dans un mouvement que le philosophe semble prévenir avec une sorte de crainte :

« *On prétend que ces puissances inconnues cachent une vérité indéchiffrable, faite pour donner le frisson et qui ne se laisse pas appréhender et saisir. Mais ces puissances obscures doivent justement être bannies du royaume de l'art, parce que dans ce royaume, il n'y a rien d'obscur, mais tout y est clair et transparent, que ces visions témoignent d'une maladie de l'esprit qui ne peut avoir pour effet que d'entraîner la poésie dans des régions nébuleuses, vaines et vides, ce dont Hoffmann et Heinrich von Kleist dans son Prince de Hombourg nous ont donné d'illustres exemples...* » (2)

C'est à ce « *JE SUBLIME...* » que répond comme un écho de sarcasmes la chanson du dadaïste de Tristan Tzara à la fin de son interrogatoire, lors de la simulation du Procès Barrès. « *La défense prend acte que le témoin passe son temps à faire de l'humour...* » est-il dit. « *JE DE-sublime...* » (3) répond Tzara, et, en effet, il s'agit

(1) Esth., L'Idée du Beau.

(2) Esth., (id.).

(3) « *...aucune appellent cet art sublimer, qui ne signifie autre chose que séparer le pur de l'impur, les parties les plus subtiles et déliées d'avec les plus corpulentes, espaises et excrementeuses* » (Littré).

bien, pour l'auteur des Manifestes Dada, de s'attaquer justement à la notion du « *Pathos* » hégélien, de la promotion *momentanée* du vulgaire, du bête, du quelconque, du quotidien, du laid comme objet de con-sommation artistique, de la mise en cause de cette conception de l'ART qui était encore admise par la société dite *moderne*, et par là, d'une révolution sans précédent de l'appréhension du phénomène artistique. Révolution dont toutes les incidences ne sont pas épuisées, et dont l'importance théorique — sans doute — n'a pas encore été entièrement appréciée...

## PREMIER TABLEAU

Nous voici de nouveau sur les bancs de l'Ecole, dans cette chaleur un peu électrique qui jadis favorisait tous les excès des fins de journée, à la droite de cette salle lambrissée de l'amphithéâtre Descartes, en Sorbonne, sous l'œil lassé des allégories qui couvrent les murs, en compagnie de J.C.M..., et peu à peu gagnés d'une sorte de fou-rire hystérique qui ne nous quittera plus...

Le prétexte de cet aréopage était une conférence prononcée par Michel Sanouillet sur Dada, et vers la fin, lorsque le petit Monsieur qui présidait la séance s'est tourné vers l'orateur (4) pour dire à peu près ceci : « *Mais Monsieur vous avez été élève de l'Ecole Normale Supérieure, vous avez vous-même sans doute commis quelques farces innocentes, et vous n'avez pas songé à en tirer une philosophie...* » ce qui signifiait en clair : « *Vous êtes un universitaire respectable, vous portez la livrée que diable, ces jeux sont indignes de votre uniforme...* » et d'ajouter en conclusion : « *Nous-même dans notre jeunesse, nous cirions chaque jour les chaussures de Montaigne...* » nous sommes sortis C'ETAIT TROP car le rire qui nous étouffait menaçait de gagner le reste de la salle...

Ainsi dans cette salle obscure dont l'austérité prenait l'allure, en la circonstance, d'une façade poussiéreuse — comme la couche de fard sur le visage des vieilles cocottes — qui cachait mal le laisser-aller, la dégradation d'une dignité offensée et pourtant depuis longtemps ruinée, ce n'était pas à « *la mise au tombeau de Dada* » que nous assistions — ce qui aurait pu revêtir une certaine grandeur — c'était à la mise en bocaux par l'Université, avec les étiquettes et les classifications de rigueur, de ce ferment inqualifiable, de cette valeur corrosive qui jamais ne s'est laissé enfermer à l'ombre des musées DADA la seule substance vivante malgré tout dans l'univers des momies qui assistaient pour une fois à cette cérémonie, et ce rire qui nous secouait, il venait de ce que nous nous attendions à voir surgir à chaque parole, vengeresse, dans cette fausse nécropole qui

---

(4) DADA à PARIS (J.J. Pauvert éd.) — Bien entendu, on aura compris que cette charge n'est pas destinée à dénigrer le remarquable travail de M. Sanouillet.

lui avait été préparée, la terrible BAUDRUCHE ROUGE de DADA, au-dessus de la tête des conférenciers...

Et dans Paris endormi nous avons longuement parlé d'un autre débat dont nous rêvions, d'une autre réunion dans un paysage ensoleillé, où des hommes et des femmes de tous âges seraient venus en bras de chemise au milieu des statues de Hans Arp, parler avec passion de cette chose pour nous vivante encore, et toujours, DADA...

## DEUXIEME TABLEAU

Nous étions cette fois avec Franck V... invités d'un cercle d'étudiants de l'université de Caen, devant un auditoire de jeunes gens, et nous venions de dire sans doute que le Surréalisme ne constituait plus pour l'ensemble des écrivains nouveaux un centre de préoccupation majeur, quand une voix s'éleva pour me demander : « *Pourquoi avez-vous dit que le Surréalisme était mort...* » Ce qui peut passer pour une curieuse manifestation de l'imagination, une intrusion assez remarquable de l'inconscient dans la conversation, car cette phrase, elle n'a pas pu passer mes lèvres, cette phrase je ne l'ai jamais prononcée... Et bien plus, j'ai l'habitude déplorable de juger mes interlocuteurs sur des paroles de ce genre : « *Le Pape du Surréalisme...* » « *Le Surréalisme est dépassé...* » « *Le Surréalisme est mort...* » ; il me vient une bouffée de colère, avec des épithètes douteuses à la bouche : « *crétin enthousiaste...* » « *flic et curé...* » Mais ce n'est pas tout, cette réaction d'humeur n'épuise pas la question, car j'ai presque toujours envie d'ajouter : « *Mais Dada...* », « *que pensez-vous de Dada...* » « *pourquoi ne pas m'interroger sur Dada...* », « *pourquoi ne parlez-vous jamais de Dada...* » tant il est vrai que le scandale n'est pas encore entièrement étouffé (le scandale intellectuel bien sûr) que cette réticence, cette désapprobation latente, ce silence même qui est le signe de l'ignorance ou de la peur montrent que le phénomène Dada n'est pas résorbé, que son champ d'investigation n'est pas clos, que sa force de rupture n'a pas encore été vraiment mesurée...

Et pourtant nous croyons que c'est au niveau de l'expérience dadaïste que sont formulés et mis en pratique les quelques concepts qui introduisent une rupture définitive dans la pensée artistique moderne et qui mettent en cause jusqu'à cette *pensée de l'ART* (telle qu'elle apparaît en Europe du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle). *Pensée* qui sera peut-être un jour considérée à son tour comme une anomalie, comme une excroissance monstrueuse qui, certes, n'est pas censée représenter idéologiquement et symboliquement — comme on a été tenté de le croire — l'impérialisme croissant des forces économiques et politiques, mais qui reproduit en *elle-même* et à *ses propres fins* les mêmes monstruosité... (5)

---

(5) Et comment ne pas être effrayé parfois par tel choral d'une cantate de Bach, par la pensée même de cette grandeur au bord de l'inhumanité...

## DEVELOPPEMENT

Mais il faut reprendre le parallèle entre le Surréalisme et Dada pour apprécier l'ampleur de cette rupture avec les conceptions artistiques traditionnelles...

### DADA

modernité des formes  
collusion et utilisation  
des formes d'avant-garde  
du cubisme au futurisme

invention et utilisation  
des moyens de propagande  
et de communications modernes  
— publicité — scandale —

dé-dramatisation de  
l'objet artistique

dramatisation de l'acte  
artistique  
dans le sens théâtral

### SURRÉALISME

préciosité de l'écriture  
utilisation des formes passées  
réhabilitation de formes  
en disgrâce  
du modern-style à l'académisme

tentation de l'ésotérisme  
mise en cause du système  
de publicité comme de l'ensemble  
des mythes du progrès

dramatisation absolue de  
l'objet artistique

dramatisation de l'acte  
artistique  
dans le sens de l'éthique

Loin de nous l'idée d'une quelconque condamnation du Surréalisme « *pour vice de forme* ». Mais il reste évident que l'apport du Surréalisme se situe particulièrement au niveau de la pensée, dans une réflexion para-philosophique et dans la mise à jour (en œuvre) des idées de Freud (par exemple) dans la tentative dramatique de liaison (scandaleuse) de l'idéalisme hégélien et du matérialisme dialectique. Alors qu'il s'agit pour le Dadaïsme de retrouver cet accord qui selon Hegel :

*« ...au lieu de rester dans cet en soi, est réalisé directement par l'activité et l'ingéniosité humaines, l'homme utilisant les objets extérieurs pour les faire servir à ses fins personnelles et établissant ainsi, par la satisfaction que ces objets lui procurent, une harmonie entre eux et lui... » (6)*

et du renversement définitif de cette « *idée fondamentale* » selon laquelle « *du point de vue de l'art* »

*« ...cette relativité et cette absence de liberté sont en contradiction avec l'idéal, et l'homme, pour devenir objet de l'art, doit être affranchi de ce travail et de cette dépendance... » (7)*

---

(6) Esth., (id.).

(7) Hegel ajoute : « ...il en résulte que les misères de la vie doivent être

Il s'agit, dans l'esprit de Dada, de s'attaquer aux formes mêmes, de dissoudre la notion de beauté, de désacraliser radicalement l'objet artistique pour faire ressurgir la communication, la consommation de cet objet, l'échange, l'usage élémentaire qui donne cette humanité aux poupées Kachina, aux statuettes Dogon et aux masques mélanésiens, c'est-à-dire à l'ensemble des objets qui n'appartiennent pas à la tradition culturelle européenne (8) et qui unissent naturellement (et l'on voit comment le Surréalisme et le Dadaïsme peuvent être complémentaires) le sens du sacré (Surréalisme) et celui de l'usage (Dadaïsme)...

## ET FIN

C'est pourquoi il faut parler, à l'heure où s'échafaudent de nouvelles voies d'expressions et de communications artistiques, d'une véritable postérité de Dada...

Elle s'exprime dans le théâtre de HAPPENING — par exemple — c'est-à-dire dans un théâtre de magie et de consommation directe qui rompt avec les énormes machineries totalitaires mises en chantier ces dernières années, qui réalise en quelque sorte, « *contrairement à l'accord en soi* » dont parle Hegel, l'accord qui « *porte sur le particulier, sur les besoins particuliers et leur satisfaction par l'utilisation particulière des objets offerts par la nature...* » (9)

Dans la musique de jazz, et en particulier dans ce qu'on a coutume de nommer le FREE-JAZZ, sorte d'activisme musical qui établit une relation inespérée entre les formes les plus primitives et les plus baroques de la musique européenne — marches révolutionnaires, sonneries de chasses, danses gaéliques, chants liturgiques du XIII<sup>e</sup> siècle — et les rythmes traditionnels de l'Inde et de l'Afrique, et qui restitue ce vocabulaire sonore, en utilisant indifféremment les techniques les plus désuètes et les plus modernes de la syntaxe musicale, sans ordre chronologique, et sans aucun souci des règles imposées jusqu'à présent à toutes les constructions du genre... (10)

Dans la peinture, avec l'apparition de ce qu'on a appelé le POP...ART. Et il est assez clair que c'est à ce niveau que se manifeste le plus spectaculairement l'influence de Dada, tant il est vrai — encore une fois — que c'est par rapport aux formes que le génie de Dada

---

écartées du terrain idéal de l'art... » Ce qui rejoint la sentence d'A. Breton :

« L'étreinte poétique comme l'étreinte de chair

Tant qu'elle dure

Défend toute échappée sur la misère du monde... »

On remarquera la corrélation de pensée ainsi que la nuance introduite par Breton — « comme l'étreinte de chair... ».

(8) On parle généralement de « Culture Occidentale ». C'est un terme et une notion que personnellement je récuse...

(9) Esth., (id.).

(10) Je pense en particulier aux créations des jeunes musiciens français : Bernard Guérin, Michel Portal, François Tusques, Barney Wilen, etc...

se révèle le plus efficace, à l'instant où se réalise l'alliance de la modernité et d'une certaine familiarité — nous pourrions dire — fraîcheur ou ingénuité...

Pour la poésie enfin, il faudrait commencer par réfuter l'idée selon laquelle l'activité de Dada se réduirait à une sorte de gesticulation appelée à se nier elle-même et à s'évanouir dans un acte pur, que Dada n'aurait rien produit hors le bruit et le scandale. Du point de vue poétique, il nous semble au contraire que Dada pourrait bien représenter l'acte poétique même. C'est-à-dire la plus grande possibilité découverte à ce jour d'associer librement les mots et les choses, de réaliser cette germination spontanée, ce mouvement perpétuel de mutations et de métamorphoses auquel rêvait André Breton. Et je dirai pour conclure que je tiens personnellement les poèmes dadaïstes de Tristan Tzara, comme ceux du merveilleux Hans Arp :

*« Les pierres sont des entrailles  
bravo bravo  
les pierres sont des troncs d'air  
les pierres sont des branches d'eau  
sur la pierre qui prend la place de la bouche  
pousse une arête  
bravo... »*

comme quelques-uns des plus parfaits exemples de l'esprit de la poésie et de la liberté...

A l'instant où souffle un vent glacé sur la littérature, où elle se trouve subornée par des hommes chauves en habits de deuil, où la pensée de l'Inspecteur des Ruines domine des assemblées de nécrophages et d'archéologues distingués. A l'instant où des jeunes gens pensent que le propre du courage intellectuel est de se livrer poings et mains liés aux idéologies régnautes. Il m'est venu parfois le désir de chanter à mon tour avant de m'éloigner — un peu comme on chante à la fin d'un banquet — cette chanson du dadaïste *« qui était dada de cœur... »*

*« buvez du lait d'oiseaux  
lavez vos chocolats  
dada dada  
mangez du veau... »*

DADA

---

LES MANUSCRITS NON RETENUS NE SONT PAS RENVOYÉS.  
POUR TOUTE CORRESPONDANCE,  
JOINDRE UN TIMBRE POUR LA REPONSE.

---



---

En tentant de retrouver la genèse de son Paysage le plus heureux, celui où les éléments individuellement hostiles ont été « changés au bien » grâce à l'image poétique qui les combine l'un à l'autre, neutralise leurs menaces, et crée à partir d'eux le lieu magique de l'équilibre et du bonheur, tenter de définir la réussite contradictoire de Baudelaire, homme de désespoir, poète heureux...

Les deux premières parties de cette étude ont paru dans les n<sup>os</sup> 34 et 35 d'Action Poétique.

---

*Lisons maintenant ce poème heureux : LES BIJOUX (137)*

« LES BIJOUX »

La très chère était nue, et, connaissant mon cœur,  
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores  
Dont le riche attirail lui donnait l'air vainqueur  
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.  
Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur  
Ce monde rayonnant de métal et de pierre  
Me ravit en extase, et j'aime à la fureur  
Les choses où le son se mêle à la lumière.

*Voici recomposé le paysage du RÊVE PARISIEN. Le métal et la pierre ; leur prolongement souple, le son, cette émanation qui elle aussi garde « le sachet toujours frais » ; et la lumière, composée de reflets et de scintillements.*

*Mais où est ici l'objet mouvant gonflé de promesses de vie, où est le navire dans le port ?*

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins  
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,  
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins  
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne  
S'avançaient...

*Le voici : c'est la femme elle-même, le navire porteur de son décor. Comme le SERPENT QUI DANSE (138) :*

---

(137) Les Bijoux, p. 141.

(138) Le Serpent qui danse, p. 28.

Et ton corps se penche et s'allonge  
Comme un fin vaisseau  
Qui roule bord sur bord et plonge  
Ses vergues dans l'eau,

comme LE BEAU NAVIRE (139) :

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large  
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large  
Chargé de toile, et va roulant  
Suivant un rythme doux, et paresseux, et lent...,

comme LA BELLE DOROTHÉE à la démarche harmonieuse, la femme  
des BIJOUX EST ce beau navire qui dit « dans une langue muette :  
quand partons-nous pour le bonheur ? » (140)

Le Poète est là lui aussi. Double, comme nous l'avons vu double  
dans le port. D'une part homme de désir qui mime son union avec  
la vie :

elle souriait d'aise  
A mon amour profond et doux comme la mer  
Qui vers elle montait comme vers sa falaise... (141)

et d'autre part spectateur à peine troublé :

Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne  
S'avançaient, plus câlins que les anges du mal,  
Pour troubler le repos où mon âme était mise,  
Et pour la déranger du rocher de cristal  
Où, calme et solitaire, elle s'était assise (142)

#### « L'INVITATION AU VOYAGE »

Effaçons encore ce tableau trop évident, et tournons-nous cette  
fois vers une composition sans navire, sans mer, la chambre de  
l'INVITATION AU VOYAGE (143)

« Oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre, — là-bas,  
où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges  
sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative  
solemnité.

Sur des panneaux luisants, ou sur des cuirs dorés et d'une richesse  
sombre, vivent discrètement des peintures béates, calmes et profondes,

(139) Le Beau Navire, p. 49.

(140) Fusées, p. 1253.

(141) Les Bijoux, p. 141.

(142) Les Bijoux, p. 141.

(143) L'invitation au voyage, p. 253.

comme les âmes des artistes qui les créèrent. Les soleils couchants, qui colorent si richement la salle à manger ou le salon, sont tamisés par de belles étoffes ou par ces hautes fenêtres ouvragées que le plomb divise en compartiments. Les meubles sont vastes, curieux bizarres, armés de serrures et de secrets comme des âmes raffinées. Les miroirs, les métaux, les étoffes, l'orfèvrerie et la faïence y jouent pour les yeux une symphonie muette et mystérieuse ; et de toutes choses, de tous les coins, des fissures, des tiroirs et des plis des étoffes, s'échappe un parfum singulier, un revenez-y de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appartement ».

Ici, plus subtilement qu'en aucun des poèmes déjà analysés, les éléments du paysage heureux se répondent et s'interpénètrent d'une manière extraordinairement riche et harmonieuse, sans que les vers des *Fleurs du Mal* :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté  
Luxe, calme et volupté (144)

soient un instant mis en péril... De la richesse concentrée, panneaux luisants, cuirs dorés, étoffes et fenêtres, meubles, miroirs, métaux, orfèvrerie, faïence et tableaux, s'échappe une double émanation de parfum et de lumière : car les jeux d'écran, de prisme (étoffes, vitraux), sont si raffinés que la source de la lumière naturelle (les soleils couchants) est oubliée, et que le décor, comme *LE RÊVE PARISIEN*, semble briller « d'un feu personnel » (145). La source du parfum elle-même est multipliée à l'infini : le « parfum singulier » s'échappe « de toutes choses ». Enfin l'âme qui à la fois habite et contemple le décor, cette âme qui se dédoublait ailleurs en navire et en rêveur, est ici littéralement vaporisée et imprègne toute la pièce : ce sont les âmes des artistes qui créèrent les tableaux, et qui sont simultanément contenues dans le décor et spectatrices du décor ; ce sont les meubles, autres avatars du navire, « vastes, curieux, bizarres, armés de serrures et de secrets comme des âmes raffinées » ; c'est aussi « la symphonie muette et mystérieuse » des lumières compliquées, et c'est enfin ce parfum oriental insinuant, omniprésent : pour la première fois, nous voyons triompher dans le paysage heureux l'univers des correspondances, où la vie circule librement et subtilement ; où, à l'inverse de ce qui se passe dans le monde du spleen, plus rien n'est séparé, fixé, emprisonné.

## LE PAYSAGE HEUREUX ET L'UNIVERS DU SPLEEN

Pour mieux saisir cette opposition radicale entre le monde du spleen et le paysage heureux, souvenons-nous de ce poème du malheur absolu :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans...

(144) *L'Invitation au voyage*, p. 51.

(145) *Le Rêve Parisien*, p. 96.

Un gros meuble à tiroirs encombrés de bilans,  
 De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
 Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
 Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
 C'est une pyramide, un immense caveau,  
 Qui contient plus de morts que la fosse commune.  
 — Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
 où, comme des remords, se traînent de longs vers  
 qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.  
 Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,  
 Où gît tout un fouillis de modes surannées,  
 Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,  
 Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
 Quand sous les lourds flocons des neigeuses années  
 L'ennui, fruit de la morne incuriosité,  
 Prend les proportions de l'immortalité.  
 — Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !  
 Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
 Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux ;  
 Un vieux Sphinx ignoré du monde insoucieux,  
 Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
 Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche (146)

*Nous retrouvons presque exactement les éléments qui composaient l'heureux décor de l'INVITATION AU VOYAGE : le meuble, les tableaux, la source de parfum, la lumière du soleil couchant, les heures de loisir... Mais que s'est-il passé ? On dirait que chaque objet a été tiré vers son pôle négatif, celui de l'horreur de la vie. Le meuble cache ses secrets, les tableaux sont muets, les roses fanées ne répandent pas leur parfum, pas plus que le flacon débouché ; la riche lumière s'est changée en brume épaisse, les heures solennelles sont devenues boiteuses et vides... Il n'y a plus de communication, plus de correspondances, dans ce monde où chaque objet, cloîtré en lui-même, a perdu tout pouvoir — La seule complicité qui s'ébauche ici entre « les pâles Boucher » et « le flacon débouché » ne fait qu'empirer la solitude du Poète exclus désormais de ces plaisirs. Le passé, qui dans le poème LE PARFUM (147) était « restauré », vécu à nouveau dans tout son « charme profond » grâce au parfum, est maintenant séparé de l'avenir ; il a perdu son sens, son lien ; le souvenir est devenu remords et rappel douloureux de la longueur insupportable de la vie. Enfin, alors que l'invitation au voyage s'ouvre littéralement sur une image d'expansion heureuse (« Et de toutes choses, de tous les coins, des fissures des tiroirs et des plis des étoffes s'échappe un parfum singulier, un revenez-y de Sumatra, qui est comme l'âme de l'appar-*

(146) Spleen II, p. 69.

(147) Le Parfum, p. 37.

tement »), l'image finale de *Spleen* est celle, au contraire, de la matière vivante devenue granit : la concentration a triomphé.

## LES DÉCORS IMPARFAITS

Ces remarques nous permettent de repérer à coup sûr dans l'œuvre de Baudelaire tous les avatars du paysage heureux. Décor imaginaire où les gouffres se trouvent niés l'un par l'autre et où la vie se manifeste dans tout son « luxe », dans toute sa richesse expansive, le paysage heureux sera le lieu de la volupté que ne ternit aucune inquiétude, aucune insatisfaction.

Il se distinguera des « mouvements de bonheur », des élans d'espoir, des mélancolies inquiètes, des souvenirs heureux, par le fait qu'il se suffira à lui-même, qu'il sera une sorte de présent ouvert aussi bien au passé qu'à l'avenir, et accepté sans restriction. Des poèmes comme *LE BALCON* (148), qui finissent par basculer dans l'inquiétude :

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,  
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,  
Comme montent au ciel les soleils rajeunis  
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?  
— O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

ou comme *LA VIE ANTÉRIEURE* (149), où le décor ne remplit pas entièrement sa « fonction de réponse » à l'égard des angoissants problèmes métaphysiques (il reste « ce secret douloureux... »), ne mériteront donc pas le nom de paysage heureux.

D'autres, qui le mériteront, *PARFUM EXOTIQUE* (150), *LE PORT* (151), ne parviendront cependant pas à exprimer l'intuition poétique du paysage heureux dans toute sa plénitude : leur univers restera sec dans son équilibre, trop schématique.

Ou bien, comme *LA CHAMBRE DOUBLE* (152), qui, à cet égard, peut être mis en parallèle avec *LE RÊVE PARISIEN* (153) et *N'IMPORTE* où *HORS DU MONDE* (154) déjà analysés, ils contiendront trop évidemment au sein de leur splendeur un germe de déséquilibre : dans *LE RÊVE PARISIEN* et *N'IMPORTE* ou *HORS DU MONDE*, c'était l'absence angoissante de toute vie, dans *LA CHAMBRE DOUBLE*, au contraire, c'est la présence des yeux trop ardents, qui « dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple ».

---

(148) *Le Balcon*, p. 34.

(149) *La Vie antérieure*, p. 17.

(150) *Parfum exotique*, p. 24.

(151) *Le Port*, p. 292.

(152) *La Chambre double*, p. 233.

(153) *Rêve Parisien*, p. 96.

(154) *N'importe où hors du monde*, p. 303.

## UN DÉCOR PARFAIT

En revanche, *LES BIJOUX* (155) et *L'INVITATION AU VOYAGE* (156) répondent, nous l'avons vu, à toutes les exigences du paysage heureux. Plus parfait encore, peut-être, est le paysage des *PROJETS* :

« Au bord de la mer, une belle case en bois, enveloppée de tous ces arbres bizarres et luisants dont j'ai oublié les noms..., dans l'atmosphère, une odeur enivrante, indéfinissable..., dans la case un puissant parfum de rose et de musc..., plus loin, derrière notre petit domaine, des bouts de mâts balancés par la houle..., autour de nous, au delà de la chambre éclairée d'une lumière rose tamisée par les stores, décorée de nattes fraîches et de fleurs capiteuses, avec de rares sièges d'un rococo portugais, d'un bois lourd, et ténébreux (où elle reposerait si calme, si bien éventée, fumant le tabac légèrement opiacé!), au delà de la varangue, le tapage des oiseaux ivres de lumière, et le jacassement des petites négresses..., et, la nuit, pour servir d'accompagnement à mes songes, le chant plaintif des arbres à musique, des mélancoliques filaos! Oui, en vérité, c'est bien LA le décor que je cherchais » (157).

Jamais harmonie plus totale n'avait existé entre l'homme et le monde! C'est un peu la vision des « époques nues » (158), et de *LA VIE ANTÉRIEURE* (159), mais pure de tout regret : ce monde est rendu au Poète. De l'âme à la nature, de la nature à l'âme, un fluide circule, parfum, son, lumière, malgré les enveloppes successives dont l'homme s'est entouré : dans l'univers, ce paysage, dans ce paysage un domaine ; dans ce domaine une touffe d'arbres ; au milieu, une case ; à l'intérieur de cette case, un nouveau décor de bois, de fleurs, de plages, de lumière et de parfum, qui répond à celui du dehors ; et au cœur de ce décor dans le décor, « elle », âme heureuse, qui va répondre à cette harmonie convergente par une expansion, une extériorisation et une sympathie universelles. *TOUTE CLOISON EST VAINCUE*. Le bois des meubles répond au bois des arbres, le « puissant parfum de rose et de musc » à « l'odeur enivrante, indéfinissable » de la nature, la lumière rose tamisée à la lumière qui enivre au dehors les oiseaux, les fleurs aux verdure, la musique de la rêverie à la musique des filaos... et la femme qui repose dans la fraîcheur, entourée de cette fumée qui est pour Baudelaire la matérialisation de la rêverie, se met à ressembler étrangement à un de ces navires bercés sur l'infini dont on aperçoit les mâts...

Nous sommes loin, si loin, du « terrible » paysage, de *RÊVE PARISIEN* et de *N'IMPORTE OU HORS DU MONDE*! La sécurité est complète. Voici l'Eden enfin, voici « les infinis bercements du loisir embaumé » (160).

(155) *Les Bijoux*, p. 141.

(156) *L'invitation au voyage*, p. 253.

(157) *Les projets*, p. 265.

(158) J'aime le souvenir de ces époques nues, p. 11.

(159) *La vie antérieure*, p. 17.

(160) *La chevelure*, p. 25.

## FRAGILITÉ DU PAYSAGE HEUREUX

*Un Eden, mais un Eden presque trop suave...*

*Un paradis qui pourrait bien, à force d'immobilité et de prudence, retomber dans son contraire, le paysage du Spleen. Nous l'avons vu, rien n'est plus fragile dans l'œuvre de Baudelaire qu'une image de bonheur — ou de malheur : de la terre fertilisée à la terre inondée, de la vie qui s'épanche à la vie qui se détruit, de l'élévation à la chute, du départ heureux au voyage d'épouvante, etc... c'est une longue suite d'équilibres instables et de situations réversibles que commande l'appel contradictoire du bien et du mal...*

*Le paysage heureux devrait, par nature, échapper à ce risque du « changement de signe », puisqu'il est justement un équilibre puissamment organisé en vue de neutraliser toutes les contradictions et d'assurer une béatitude sans faille. Mais on le voit (et comment ne pas penser ici aux rêves fourriéristes, à tous les âges d'or passés et à venir, aux paradis de toutes les religions, aux tentatives matérielles et spirituelles de toutes les sociétés pour instituer cette impossible immobilité, cette harmonie privée de tout dynamisme...), ce paysage heureux lui-même garde presque toujours la marque de l'imperfection de son créateur :*

Et il y avait encore quelque chose...

*dirait Cendrars, lui qui cherchait le paysage heureux à travers les continents. Ce « quelque chose », pointe d'insensibilité dans LES BIJOUX, lenteur et immobilité menaçantes de l'INVITATION AU VOYAGE, affleurement de la mélancolie dans LES PROJETS (et nous avons refusé à bien des décors où le ver dans le fruit était par trop perceptible le nom de paysage heureux —) ce malaise nous amène à nous demander si l'équilibre entre les gouffres mérite bien le nom de bonheur ; si cette unité conquise n'est pas le signe d'une mort qui s'ignore, ainsi que l'affirme la Delphine de FEMMES DAMNÉES (161) :*

**Celui qui veut unir dans un accord mystique  
L'ombre avec la chaleur, la nuit avec le jour  
Ne chauffera jamais son corps paralytique  
A ce rouge soleil qu'on appelle l'amour !**

### L'ALLÉGRESSE RECONQUISE : « LA CHEVELURE ».

*Le poème LA CHEVELURE (162) où nous avons souvent puisé des images incontestablement heureuses (les vaisseaux ouvrant leurs vastes bras, les bercements, les cheveux bleus) et à un moindre degré de réussite le poème en prose UN HÉMISPÈRE DANS UNE CHEVELURE (163)*

(161) Femmes damnées, p. 136.

(162) La Chevelure p. 25.

(163) Un hémisphère dans une chevelure, p. 252.

*semblent pourtant échapper entièrement à ce danger de « mort par abstinence » qui menace toute vie dans le paysage heureux. LA CHEVELURE nous restitue le moment d'exaltation où l'imagination, presque sans secours extérieur — si ce n'est le support érotique de la « toison » — compose de toutes pièces un décor qui semble cette fois dynamique ; et remarquons que de nouveau c'est sous la forme privilégiée du port tropical que s'ordonnent les éléments du bonheur :*

...J'irai là-bas, où l'arbre et l'homme pleins de sève,  
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats !  
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !  
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :  
Un port retentissant où mon âme peut boire  
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;  
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire.  
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.  
Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;  
Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse !  
Infinis bercements du loisir embaumé !  
Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;  
Sur les bords duveteux de vos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues  
De l'huile de coco, du musc et du goudron...

*Pourquoi ce rêve résonne-t-il comme un chant d'allégresse, alors qu'il ne contient rien d'autre que l'univers de correspondance totale — hommes et arbres enfin acceptés et enfin complices, profusion tropicale de parfum, de son et de couleur qui se répondent — de l'heureux et mélancolique paysage des PROJETS (164) ?*

*C'est que, à l'harmonie fondue des PROJETS (et de L'INVITATION AU VOYAGE (165), qui entraînait le poème dans cette allure pensive et calme, à peine frémissante, presque engourdie (« oui, c'est dans cette atmosphère qu'il ferait bon vivre, — là-bas, où les heures plus lentes contiennent plus de pensées, où les horloges sonnent le bonheur avec une plus profonde et plus significative solennité » (166), voici que s'est substituée une harmonie incomparablement plus audacieuse : mots, images, rythme, rimes, semblent soudain braver tout ce que le mot équilibre sous-entend de fragilité, de précaution, de silence. L'arbre et l'homme, autrefois redoutés, ne sont pas seulement acceptés comme dans LES PROJETS et L'INVITATION AU VOYAGE : ils sont imposés dans*

(164) Les projets, p. 265.

(165) L'Invitation au voyage, p. 253.

(166) L'Invitation au voyage, p. 253.



toute leur puissance dangereuse, « pleins de sève », « retentissant » (s)... L'eau du port ne se contente plus de refléter la lumière éblouissante, la voici qui boit les sons, les parfums, les couleurs, l'âme du contemplateur, et qui à son tour, devenue eau unifiante, est goûtée, bue comme un philtre de vie universelle. La chevelure profonde et noire s'amplifie en deux gouffres inverses : l'océan des voyages (« fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève »), et l'océan de l'azur (« vous me rendez l'azur du ciel immense et rond »), ces deux tentations mortelles que le paysage heureux s'efforçait habituellement, avec tant d'application, à nier... Les verbes enfoncent des perspectives qui semblent démentir tout ce que nous avons découvert quant à la signification et à la fonction du port : « J'irai là-bas », « soyez la houle qui m'enlève ! », « ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire »... — La tension et l'éclat des vers :

Un port retentissant où mon âme peut boire  
...Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire  
...Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues...

nous emmènent bien loin de la fatigue, du ton prudent, chuchoté, qui donnait aux paysages heureux de L'INVITATION AU VOYAGE et des PROJETS leur apparence de fragiles — précieux et fragiles — refuges.

Avec LA CHEVELURE, un pas est donc franchi : le port est à présent fermement ancré dans l'espace magique où tous les dangers se rencontrent pour s'annuler.

Il apparaît à tel point inattaquable, dans sa complexité, que toute audace semble à nouveau permise : on peut nommer les gouffres, énumérer les dangers, évoquer un à un les éléments de l'unité reconquise : le paysage heureux ne se défait pas pour autant ; il est solide, il est sûr. Le monde peut en lui reprendre son relief, la vie peut se recharger de son potentiel d'avenir. Il y a comme une jubilation de la certitude dans les provocations de l'homme sauvé :

Et mon esprit subtil que le roulis caresse  
Saura vous retrouver, ô féconde paresse !  
Infinis bercements du loisir embaumé !

Un sommet est atteint. Grâce à l'expérience infernale de la plongée dans la nuit (la chevelure, l'amour, le mal, le gouffre) :

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse  
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé,

le joyau enseveli a été ramené au jour, l'inaccessible azur a été atteint, la boue est devenue or :

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond !

et à l'intérieur de ce microcosme entièrement soumis à l'homme, et connu dans sa cohérence et son unité, l'éclat et l'allégresse de la vie, « le rouge soleil » de l'amour, ont survécu : en ce sens, LA CHEVELURE est le poème le plus heureux de toute l'œuvre de Baudelaire.

## LE PAYSAGE HEUREUX : CONQUETE OU RETRAITE

*Le plus heureux, ou le plus profondément malheureux ?*

*Nous avons insisté sur l'élan que confèrent à ce poème magnifique les images audacieuses, les sonorités éclatantes, les futurs extasiés :*

**J'irai là-bas !...**

*Tout germe d'inquiétude semble donc absent, tout danger facile à conjurer : point n'est besoin, pour que cette euphorie s'éternise, de baisser la voix, de réduire la vie à un échange intense, mais monotone, entre les divers éléments du paysage. Ici le rêve paraît s'ouvrir sur l'action, paraît précéder l'action : on sent passer le souffle du départ. Mais examinons ces autres verbes, ces présents qui se mêlent d'une manière inquiétante aux futurs :*

**Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve  
De voiles, de rameurs...**

**Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues  
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;  
Sur les bords duvetés de nos mèches tordues  
Je m'enivre ardemment...**

*Entre le cri du désir et celui du bonheur, que s'est-il passé ? quelle expérience ? quelle découverte ? Comment est-on arrivé au port ? Il y a eu cette plongée dans la nuit, ce voyage imaginaire, simultanément refusé dans la réalité et réinventé contre elle... Il ne s'est rien passé ; du présent au présent, le futur a été absorbé, vécu d'avance, et supprimé. L'action s'est confondue avec le rêve. Ainsi que le fumeur d'opium, le noyé de la chevelure a atteint l'unité par le rêve de l'unité : bien plus, il sait que c'est le seul moyen d'y aborder ; d'« apaiser ce qui a été agité, et (de) concentrer ce qui a été disséminé » (167). Que tout mouvement réel pour tenter d'unir dans la vie le rêve à sa réalisation ne pourrait que sombrer dans le médiocre et le grotesque : le rêveur de LA SOUPE ET LES NUAGES (168), le visiteur de Cythère (169), le savent. Et le lucide habitant de LA CHAMBRE DOUBLE (170) :*

**« O béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant la connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde ! »**

*Et celui qui appelle, dans LE LETHE (171), la femme porteuse de rêve qui engloutira tout souvenir de vie réelle dans sa « crinière lourde » :*

**Je veux dormir ! dormir plutôt que vivre !**

(167) Un mangeur d'opium, p. 412.

(168) La soupe et les nuages, p. 298.

(169) Un voyage à Cythère, p. 111.

(170) La Chambre double, p. 233.

(171) Le léthé, p. 139.

## DES RÊVES ! TOUJOURS DES RÊVES

*Ainsi la conquête de l'unité et de la beauté à travers la poésie marquerait d'une part la réussite de l'expérience poétique, et d'autre part l'échec de l'homme. La vie réinventée se doublerait d'impuissance, signifierait impuissance, comme l'avoue terriblement Baudelaire dans LE PORT (172) :*

*« Un port est un séjour charmant pour une âme fatiguée des luttes de la vie ».*

*Un homme à qui l'action est interdite en vertu même de son exigence envers la vie : voilà sa propre tragédie dévoilée à Baudelaire, lorsque, cessant d'être entièrement à l'intérieur de son artificiel paradis, il se regarde rêver :*

*« Des rêves ! toujours des rêves ! et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment secrétée et renouvelée, et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action réussie et décidée ? Vivrons-nous jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau qu'a peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble ? » (173).*

*Cette impossibilité d'agir, d'entrer aveuglément dans la vie, ce tragique divorce du rêve et de l'action, apparaît tour à tour à Baudelaire comme le pire malheur, le pire crime envers la vie (et c'est dans cet esprit qu'il condamne l'opium et tous les « divertissements »), comme une source, donc, d'intarissable désespoir :*

— Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait

D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve, (174)

*ou, au contraire, comme une preuve de sa victoire sur la vie : car la vie est limitée, et le rêve recule ses limites ; la vie est unique, et le rêve la multiplie... Le poète se sent alors le frère de ces êtres d'exception qui « cherchent l'infini » aux dépens du médiocre bonheur humain, et qui, « De la réalité grands esprits contempteurs » (175), ne sauraient se satisfaire de la vie telle qu'elle est : de là cette espèce de joie, mélange d'orgueil et de tristesse ; de là ce ton désabusé qu'il ne faudrait pas confondre avec la banale amertume, car il est fait de la conscience d'une supériorité et d'une solitude, et prend place, entre le désespoir et l'angélisme, dans les plus hautes régions spirituelles :*

*« Et en rentrant chez lui, à cette heure où les conseils de la sagesse ne sont plus étouffés par les bourdonnements de la vie extérieure, il se dit : « j'ai eu aujourd'hui, en rêve, trois domiciles où j'ai trouvé un égal plaisir. Pourquoi contraindre mon corps à changer de*

(172) Le Port, p. 292.

(173) L'Invitation au voyage, p. 253.

(174) Le reniement de saint Pierre, p. 114.

(175) Femmes damnées, p. 107.

*place, puisque mon âme voyage si lestement ? Et à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante ? » (176)*

## L'ACTION POÉTIQUE

*Lieu de l'échec de la vie, lieu de la victoire sur la vie, qu'est-ce en définitive que le paysage heureux, qu'est-ce en définitive que la poésie pour Baudelaire ? Un adieu hautain au monde, ou une tentative passionnée pour trouver et pour proposer aux hommes le secret d'un univers harmonieux qu'il leur appartiendra de réaliser sur cette terre, ou de mériter dans une vie supra-terrestre ?*

*N'attendons pas de Baudelaire une réponse sans équivoque : ce serait ignorer la profondeur de sa tragédie que de l'imaginer ayant choisi, une fois pour toutes, la poésie contre la vie. Au contraire, le détail de son existence comme celui de son œuvre, cette oscillation perpétuelle entre l'élan vital et le refus des médiocres réalités, entre l'espoir de modifier la vie et le désespoir de la juger si invariablement insuffisante, montre constamment et sa souffrance, et son incertitude. Ce « possible », ce « nouveau », qu'il appelle de toute sa vie et de toute son imagination, se situent quelquefois sur terre, plus souvent dans « un autre monde », qu'il serait hasardeux d'appeler l'avenir, et pourtant !*

*« En racontant le possible, il (le Poète) reste fidèle à sa fonction ; il est une âme collective qui interroge, qui pleure, qui espère, et qui devine quelquefois » (177).*

*Il est vrai qu'il est ici question d'un autre Poète, de Victor HUGO et de sa « légende des siècles », mais si le Poète en parlant de lui-même parle aussi de son « hypocrite lecteur » — de son semblable — de son frère —, en parlant de Victor Hugo il parle évidemment aussi de lui-même. Il est, lui aussi, au-delà de l'homme solitaire, au-delà du dandy qui prétend ne pouvoir parler au peuple que « pour le bafouer » (178), il est cette « âme collective qui interroge, qui pleure, qui espère, et qui devine quelquefois », solidaire de toutes les misères, épouvanté par toutes les déchéances, et cherchant encore, et ayant cherché partout et toujours, pour lui-même et pour tous, le lieu habitable.*

*Ne nous y trompons pas : ce tableau atroce de l'avenir de l'humanité qu'il trace et retrace avec acharnement tout au long des JOURNAUX INTIMES (« la ruine universelle ou le progrès universel ; car peu importe le nom. » (179), ces injures au peuple, à la démocratie, ces ricanements sur son propre espoir et sa propre action en 1848*

---

(176) Les projets, p. 266.

(177) « Victor Hugo », p. 711.

(178) Mon cœur mis à nu, p. 1278.

(179) Fusées, p. 1263.

(« 1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme des châteaux en Espagne. » « 1848 ne fut charmant que par l'excès même du ridicule » (180), ce flux perpétuel de sarcasmes exaspérés, dévoile, plus qu'il ne le déguise, l'abattement de Baudelaire après 1848.

Nul doute que, s'il s'est laissé prendre à ce qu'il nomme lui-même « l'ivresse de 1848 », c'est qu'il a entrevu à ce moment-là une possibilité de « changer la vie » en modifiant la structure et les bases de la société, comme Rimbaud, vingt ans plus tard, lors de la Commune de Paris. Contre le monde de l'argent, contre l'« Enrichissez-vous » de Louis-Philippe, la révolution de février était en effet porteuse du grand espoir de tout Poète : il s'agissait d'instituer le règne des valeurs de l'esprit, le triomphe de la fraternité ; il fallait construire sur terre le décor bienheureux où la vie peut se vivre sans souffrance et sans flétrissure. Comment un Poète aurait-il pu résister à cet appel du possible, ou de l'impossible ?

Tous ses vagues espoirs, c'est à travers la bienveillante critique de la poésie de Pierre Dupont que Baudelaire les a exprimés (181) ; les souffrances et les espoirs de « la multitude » opprimée, de « cette multitude soupirante et languissante à qui la terre doit ses merveilles, qui sent un sang vermeil et impétueux couler dans ses veines, qui jette un long regard chargé de tristesse sur le soleil et l'ombre des grands parcs, et qui, pour suffisante consolation et réconfort, répète à tue-tête son refrain sauveur : Aimons-nous... (182) » deviennent, comme dans les TABLEAUX PARISIENS, les souffrances et les espoirs du Poète fraternel. Il est maudit, comme ce peuple souffrant, et par la faute des mêmes oppresseurs : la lutte du peuple devient tout naturellement sa lutte (même si cette adhésion reste plus sentimentale que politique), et l'échec son échec, l'adieu définitif, semble-t-il, à tout espoir d'unir sur cette terre l'idéal à la réalité.

Il n'est pas facile de distinguer dans la catastrophe si cette nouvelle souffrance devint pour Baudelaire le symbole d'un divorce que son esprit admettait déjà entre le rêve et l'action, ou si elle fut la base matérielle de ce dualisme qui désormais ne l'abandonne plus = toujours est-il que sa « tristesse », de son propre aveu, est intimement liée à son désespoir politique. Il faudrait citer toute la page de FUSÉES (183) où il imagine avec férocité cette espèce de fin du monde qui a commencé selon lui avec le règne de l'industrie... Nous retrouvons dans ce terrible réquisitoire (où d'ailleurs l'industrialisation est abusivement confondue avec certaines de ses conséquences historiques : le capitalisme, le règne de l'argent), les images de l'épaississement épouvantable de la matière vivante, celle de l'âme étouffée et aliénée, celle de l'emprisonnement terrestre, du dessèchement, de l'atrophie, bref toutes les images du SPLERN :

---

(180) Mon cœur mis à nu, p. 1274.

(181) Pierre Dupont, 1<sup>er</sup> article, p. 610.

(182) Les expressions soulignées sont de Pierre Dupont.

(183) Fusées, p. 1263.

« La mécanique aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges ou anti naturelles des utopistes ne pourra être comparé à ces résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsistera de la vie ».

« Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattrait péniblement dans les étreintes de l'animalité générale... ? »

« ...Et toi-même, ô Bourgeois, — moins Poète encore que tu n'es aujourd'hui — tu n'y trouveras rien à redire ; tu ne regretteras rien, car il y a des choses dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatissent et s'amoindrissent, et, grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères ! — ces temps sont peut-être bien proches, qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons ! » (184)

Cet avenir odieux, ce serait donc la victoire du spleen, et l'antithèse du paysage heureux où l'homme aurait retrouvé à la fois toute sa vitalité et toute sa perméabilité ; toute son unité et toute sa richesse, tout son pouvoir de communication... Et le Poète, « esprit vaincu, fourbu » (185), « perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules » se sent soudain « comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et devant lui qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur » (186).

Mais cet homme lassé qui ne peut plus désormais agir que par le rêve, pour qui le rêve et la poésie sont les seules armes contre le malheur et qui réussit quelquefois à inventer un décor habitable, cet homme que le monde de 1850 refuse — et qui sait comment le monde de l'an 2000 l'acceptera ? —, c'est le veilleur du port, celui que l'on croit immobile et inutile et qui continue à espérer, à désespérer, à appeler et à imaginer, et à s'écrier : j'irai là-bas ! Nous irons là-bas !

Car le paysage heureux, car la poésie, c'est cela, c'est « ce qui n'est complètement vrai que dans l'autre monde », c'est l'éternel désir.

---

(184) Fusées, p. 1264.

(185) Le Goût du Néant, p. 72.

(186) Fusées, p. 1264.

## notes et informations :

- **LE NUMERO 37-38 DU PONT DE L'EPEE** s'intitule « **DIX ANS DE SENSIBILITE POETIQUE** » et se présente comme une anthologie des 23 poètes les plus « nécessaires » publiés jusqu'ici par la revue. Dans un dialogue préliminaire, Maxime Duchamp et Guy Chambelland justifient leur choix en s'efforçant de situer ces 23 poètes « de la sensibilité » par rapport aux deux autres tendances qu'ils distinguent dans la poésie actuelle : celle des « versificateurs » et celle des « langagistes ». « Mais, écrit G.C., il n'y a pas non plus de poésie s'il n'y a que sensibilité ; il faut à celle-ci un souffle, un rythme — qui peut être vers ; il lui faut aussi une qualité de langage. »

Cette phrase, qui pourrait d'abord apparaître comme une concession aux « versificateurs » et aux « langagistes », résume en réalité un malentendu fondamental : que dirait-on d'un critique qui, répondant à la question « qu'est-ce que la musique ? » (ou la sculpture, ou la peinture) se hasarderait à accorder qu'il faut aussi à l'artiste, en plus de l'indispensable sensibilité, des sons — ou du bronze, de la couleur ?

Le malentendu continue, page XV : qui a jamais prétendu que la poésie était cette « rêverie consécutive à n'importe quel groupe de mots » ? « Ils prennent des toiles, de la couleur et des brosses, jettent au hasard quelques tons et signent le tout. » : c'est Albert Wolf, dans LE FIGARO, après la deuxième exposition des impressionnistes...

Même remarque pour le problème de la « disposition », pages XXIV-V : appeler « petit tripotage gratuit » le choix d'un rythme, l'appeler « découpage de lignes systématique effectué en dépit du sens et du rythme » et lui opposer une disposition « normale », me paraît pour le moins extrêmement discutable !

Bien sûr, il n'est pas question de décerner un brevet de martyr et de génie au premier venu qui croira révolutionner la poésie : mais de là à considérer comme des jeux d'intellectuels pervers des recherches qui indiscutablement ont permis de jeter un regard neuf sur les problèmes de la création poétique, il y a loin. Aussi regrettons-nous que le ton et le vocabulaire de ce dialogue (tous ces « arrivistes », « inconscients », « déficients », « minables », etc...) lui aient fait manquer en grande partie son but qui était, pensons-nous, d'ouvrir, en un sens courageusement, une discussion que nous jugeons souhaitable.

ANDRÉE BARRET

- **CHANTS POUR LE VIETNAM** (80 poèmes de 28 pays). Editeurs Français Réunis. Recueillir des poèmes venant de tous les coins du monde et témoignant pour le Vietnam, c'était plus qu'une intéressante initiative, c'était une nécessité. Ces « chants pour le Vietnam » me parviennent ici, dans un de ces pays du tiers monde policé, loin de la guerre et pourtant au cœur de la question que pose notre temps.

Ma déception est grande. J'entends bien que pour une telle entreprise chaque jour comptait et qu'il fallait que ce livre parût dans les délais les plus brefs : chaque semaine qui passe s'inscrit en tonnes de bombes. Mais quelle amertume s'empare de moi au fil de ces 138 pages. Face au caractère exemplaire de la Résistance vietnamienne, quel pauvre témoignage.

Tout d'abord, je ne m'explique pas l'absence (exception faite de l'Algérie) de poètes du monde arabe et africain. Pourquoi ne pas avoir pris contact avec des poètes francophones comme Tchicaya U Tam'si, Pierre

Bamboté, tant d'autres ? Aucun nom allemand non plus. N'a-t-on pas entendu parler des polémiques qui ont entouré la parution des poèmes de Erich Fried sur le Vietnam, en Allemagne Fédérale ? Et en R.D.A., Wolf Biermann n'a-t-il donc rien écrit sur cette guerre ? Ou bien l'aurait-on écarté au nom de cette putain de prudence ? Voici des lacunes flagrantes. Ne sont-elles pas apparues aux auteurs de l'anthologie ? Et ce n'est pas la participation, assez abondante, des pays socialistes qui peut nous consoler : la plupart des textes ne sont que du journalisme versifié exhalant les bons sentiments.

Même vertueuse indignation chez les français en général, même déclamation élaborée avec plus ou moins de métier, pigmentée de couleur locale. Pourtant, depuis l'échec de tant de tâcherons et les déboires de la « poésie nationale », on croyait en avoir fini avec un certain langage... Ici et là bien sûr j'ai aimé certains poèmes (de l'anglais Adrian Mitchell ou de l'iranien Sepanlou, tous deux encore quasiment inconnus en France). Par contre, la contribution des « grands » (Guillen, Neruda, Alberti) n'est guère convaincante. Est-ce la traduction qui est en cause ? Quant aux poètes américains, j'espère que l'anthologie parue chez Albin Michel est plus représentative.

J'écris ces remarques avec beaucoup de tristesse : je n'appartiens pas en effet à la prestigieuse phalange de ceux qui, le cœur à l'aise, se sont résignés à l'impossibilité d'une poésie de combat. Mais une telle poésie exige beaucoup plus de rigueur et d'authenticité.

J'ai bien peur que cet ouvrage bâclé ne lui porte un nouveau coup bas.

ALAIN LANCE

● Dans la belle collection blanche de Pierre Seghers, cinq titres récents : Au rayon des dames, Le Gel de Liliane Wouters, Les Ors de Lucienne Desnoux, Le Sang des Nuits d'Angèle Vannier. Du premier, j'ai retenu « espace chaotique », « signe cristallin », « libations innommables », « ardeur brûlante », « chair profonde », l'auteur parlant encore du « vent stellaire », des « cervicales profonds » et de (ses) « sens éprouvés ». On croit rêver ! « Les Ors », de Lucienne Desnoux, contient notamment une sorte de prière d'insérer qui ne manque pas de sel : « Si l'homme a inventé la bombe atomique, il est aussi l'inventeur des arts, des religions, le prodigieux artisan d'une certaine douceur de vivre ». Mais, Madame, savez-vous que tout ceci n'est point sot ! Les 150 pages de poèmes sont inégales, souvent trop prosaïques, mais parfois pleines d'un charme désuet qui fait penser, avec quelque indulgence, à Francis Jammes.

Avec Angèle Vannier, heureusement le ton change et il faut signaler les qualités d'une poésie quasi épique, limitée cependant par le souci et le désir de « bien chanter ».

Les deux derniers titres sont dus à Yves Cosson, « Cour d'Amour » (oublions-le) et à Roger Kowalski, « Les Hautes Erres ».

Considéré par certains critiques — dont Alain Bosquet — comme l'un des maîtres de la nouvelle génération (la nôtre) Roger Kowalski, né en 1934, n'est plus un inconnu et a derrière lui une œuvre remarquable marquée notamment par « Le Silencieux » (Guy Chambelland, éd.). Cette poésie, d'un ton assez hautain, qui se pastiche parfois soi-même, m'apparaît assez marginale dans la production contemporaine car elle reflète un univers personnel, baroque, parfois trop savant, mais qui semble encore ne rien devoir aux modes. Formellement très resserrés — on pense parfois à Pierre Della Faille ou à Jean Pérol — les poèmes des « Hautes Erres » sont une bonne leçon pour les trop habiles fabricants et les médiocres partisans du fourre-tout. Entre le laisser-aller et le galimatias prétentieux, Kowalski



nous confirme qu'il y a de la place pour la poésie authentique. Nous en doutions parfois, « les Hautes Erres » et notamment « Le Basson » viennent nous le confirmer.

● Enfin, toujours chez le même éditeur, une bouffée d'air pur avec la reprise, en format de poche, du *Trésor de la Poésie Populaire* de Claude Roy. Comptines, randonnées, chansons d'amour et de soldats, chansons de mer et de labeur, berceuses, devinettes, plaintes, rondes, fables, proverbes, dictons, prières naïves y ont leur place. L'ensemble est une réussite parfaite que le beau texte de présentation de Claude Roy situe et souligne parfaitement. « Aimer la poésie populaire n'est pas retomber en enfance, c'est remonter en humanité », écrit l'auteur de « Léone et les siens ». Que dire de mieux et de plus ?

● **Les Revues :**

● *Quaternalre* (Jeanpyer Poels - 104, avenue Van Pelt - Lens). Le n° 4 (Festival Tzara) comprend notamment des inédits de Fondane, Dominique Tron, Michel Vachey, Claude Sernet et Pierre Morhange. Le n° 5 « poésie au nord » est complété par les « Murmures contre la vie et la mort » de Dominique Tron.

● Avec *Opus International* (15, rue de Montsouris - Paris 14<sup>e</sup>), nous pénétrons dans un univers plus directement lié à la peinture mais dans lequel littérature et poésie trouvent également leur place.

Il est évident que l'importance, l'originalité et l'influence de cette revue tiennent à sa manière de « coller » à la réalité immédiate, au quotidien, et de servir ainsi — du moins pour la peinture — de réflecteur à notre société qui voit ainsi, par la grâce d'un certain nombre d'artistes, ses tics, ses errements, ses beautés et ses dérisions définitivement passés dans l'univers de la création.

Ainsi, *Opus International* reprend-il à son compte les exigences et les lacunes (graves et nombreuses) avec lesquelles les peintres POP et assimilés se débattent depuis plusieurs années et parfaitement illustrées ici par MONORY (Opus 1) et KLASSEN (Opus 3). Singulière dans sa démarche picturale, « engagée » dans le domaine politique, Opus ronronne me semble-t-il dès qu'elle touche à la poésie, marquée par le maniérisme académiquement coquin d'André Pieyre de Mandiargues (numéro 2) ou par les fausses hardiesses de Michel Butor. Ces réserves faites, il me semble qu'Opus (comité de rédaction : Gérard Gassiot-Talabot, Alain Jouffroy, Jean-Clarence Lambert, Jean-Jacques Levêque, Raoul-Jean Moulin), d'une présentation magnifique sans vaine provocation, est d'ores et déjà une des revues les plus combatives et significatives d'aujourd'hui.

● Parmi les livres reçus : *Mémoires sans visage* de Colette Gibelin (G. Chambelland, éd.) — *Il y a toujours une aube* de Pascal Ruga (Ed. Salamandre) — *Les Chants de l'Ensemble* de Joseph Reis (Orphée) — *Le Cygne, le Sable* de Raymond Penblanc (l'Inf. Poétique) — *Papiers froissés* de Françoise Laurent (Ed. Salamandre) — *Mes Mues* de Michel Guivre (Ed. Salamandre) — *Rouge* d'Alain Houdebert (Ed. Salamandre), je voudrais signaler rapidement *La Saison Féroce*, d'Armand Rapoport (Voix Nouvelles, chez P.J.O.) doué mais qui doit gagner en concision et *La nuit ouverte*, de Paul Pugnaud (Ed. Subervie) particulièrement attachant.

F. V.

● **CESAR VALLEJO**, Poètes d'aujourd'hui, n° 168 (Seghers). L'un des plus grands poètes de langue espagnole. Né en 1892 au Pérou, mort à Paris en 1938, Vallejo appartient à cette génération particulièrement inspirée à laquelle nous devons Hernandez et Machado, Lorca et Alberti, Jorge Guillen et Jimenez, Pablo Neruda et Nicolas Guillen. De part et d'autre

de l'Océan, des anciennes colonies comme de la vieille métropole, montent alors quelques-uns des chants qui caractérisent le lyrisme de notre temps. Un lyrisme tel que seule la langue espagnole sait en donner. Vallejo demeure sans doute la voix la plus tragique, la plus dense de ce prestigieux ensemble. Il est pourtant celui auquel notre pays rend hommage en dernier. Et nous restons quelque peu sur notre faim. Après la captivante approche que nous devons à Claire Célia (P.J. Oswald, collection « l'Aube dissout les monstres » n° 22), la présentation d'Américo Ferrari apporte d'utiles éléments, une analyse sérieuse de la situation du poète dans le monde, de ses obsessions, de ses efforts pour s'isoler de la mort et du mal. Elle n'a pourtant pas l'éclat que nous aurions souhaité. Il en est de même pour les traductions. Qui donc nous donnera l'équivalent français des merveilleuses adaptations d'Hans Magnus ENZENSBERGER en allemand !

**Carte segrete** — n° 2 et 3 — (Serafini Editore. Directeurs : Domenico Javarone et Gianni Toti). Cette revue italienne, très italienne, y compris avec le sens idéologique que ce terme prit il y a quelques années lors des discussions au sein du mouvement révolutionnaire, est une revue suivant mon cœur et mon esprit. Cette volonté, déjà sensible dans le premier numéro, de fondre en un seul mouvement d'investigation l'avant-garde politique et l'avant-garde artistique me semble avoir réussi. Tout au moins en ce qui concerne le côtoiement au sein d'une même revue de textes relevant de l'un et l'autre domaine. Nous savons d'expérience qu'il n'est pas aisé de passer au stade supérieur, celui d'une réciproque fécondation. Mais les premiers pas sont le plus souvent les plus ardues et la tentative de « Carte segrete » se développe à partir d'une situation qui a bien évolué depuis quelques années. En Italie comme en France. Et le niveau très élevé des travaux effectués dans notre pays me fait plus encore regretter l'absence ici d'une revue de ce type, de cette envergure. Nous ne saurions échapper trop longtemps encore sans dommages à cette nécessité. Voici quelques exemples des textes publiés par « Carte segrete » :

n° 2 : Samuel Beckett « Nel cilindro », Laurence Ferlinghetti « Dov'è il Vietnam », « Poésies retrouvées sur le corps de Vietcong », « Sedici Favole contemporanee « non ufficiali » dall « Unione Sovietica ». Et des textes de César Vallejo, Soljenitsine, Arrabal, Copi, Engels, Marx.

n° 3 : Christian Metz « La narrativa », Régis Debray « L'intellectuel militant », un important ensemble d' « Underground Poems », avec entre autres Charles Olson, Bob Kaufman, Frank O'Hara, et des textes de Maïakovski, Arno Schmidt, Ernst Krawehl, Karel Kapek, Marx, Saba, Enzo Siciliano, Milan Füst, Peter Brook, Jerzy Grotovski, etc.

Dans chacun des numéros, remarquablement présentés, des reproductions, photos, documents.

● Parmi les livres reçus :

- Jean-Pierre Voidies : **La guttare aux cordes d'écume** (Subervie).
- Jean-Marie Le Sidaner : **Justice immanente** (Encres Vives).
- Norbert Lelubre : **Rue de minuit et autres poèmes** (Traces).
- Sikhé Camara : **Poèmes de combat et de vérité** (P.J. Oswald). Ce poète africain joue cartes sur table. Il écrit pour donner à son cri la résonance. Et je suis de ces faibles que le cri toujours touchera.
- J.J. Franer : **Les clous neufs, Le champ des merles** (illustrés par G. Kouchner - Editions de l'Astrobale). Ces deux recueils forment avec « Les pierres folles », paru en 1966, un ensemble dont la cohésion impose et qui rassemblé sous le commun signe d'une « poésie ardente », forme, suivant le mot du poète lui-même « un chant d'angolsse et de révolte ».

H. D.

# POÉSIE ET PUBLICITÉ

Nous avons inséré dans nos numéros 32/33 et 35 un questionnaire destiné à démontrer aux Agences de publicité et aux Editeurs qui veulent nous ignorer, qu'Action Poétique est une revue avec laquelle on doit compter lorsqu'il s'agit d'annoncer la sortie d'un ouvrage de poésie, que ses lecteurs constituent une clientèle de premier plan, non seulement pour la poésie contemporaine, mais pour tout ce qui touche aux problèmes culturels de notre temps : théâtre, littérature, arts plastiques, etc.

Notre appel n'a pas manqué de soulever des échos parmi nos lecteurs : 50 % d'entre eux nous ont retourné, rempli, notre questionnaire. Qu'ils en soient sincèrement remerciés. L'analyse de ces questionnaires démontre amplement que notre démarche était justifiée : nos lecteurs, qui appartiennent généralement au milieu enseignant étudiant, se sont déclarés en majorité favorables à la publicité et conscients de l'importance qu'elle acquiert de nos jours comme moyen d'information dans le domaine du livre. Mais il nous faut encore un plus grand nombre de réponses avant de publier les résultats de notre enquête et de pouvoir agir auprès des chefs de publicité, d'agences et d'éditeurs. C'est pourquoi nous comptons que tous ceux qui ne nous ont pas encore répondu, par négligence ou par manque de temps, nous feront aujourd'hui l'amitié de remplir et de nous retourner le questionnaire ci-dessous, qui paraît ici pour la dernière fois.

A l'avance merci !

Alban BERTERO, appt. 257, 6, rue Saint-Just, La Croix-Blanche  
91 - VIGNEUX-SUR-SEINE.

## ENQUÊTE "POÉSIE ET PUBLICITÉ"

- Nom** **Profession**
- Adresse**
- Age** **Sexe** **Situation de famille**
- Depuis quand lisez-vous Action Poétique ?**
- Pouvez-vous indiquer combien de temps en moyenne vous consacrez à sa lecture ?**
- Une autre personne que vous lit-elle votre numéro ?**
- Vous intéressez-vous davantage aux poètes contemporains qu'aux classiques ?**
- Autant ?** **Moins ?**
- En dehors de la poésie française, quelle autre poésie nationale vous intéresse ? La lisez-vous dans le texte ?**
- Quel budget moyen consacrez-vous par mois à l'achat de livres (Poésie et autres) ?**
- Qu'est-ce qui, en dehors de la poésie, vous passionne le plus ?**
- La publicité est-elle pour vous un moyen d'information en règle générale ?**
- La publicité vous conduit-elle à acheter des ouvrages de poésie ?**

# action poétique numéros disponibles :

34. — Poèmes de Ignazio Buttina, Jordi Pere Cerda, H. Kréa, G. Neveu, Chroniques : Les jeunes intellectuels d'Oc, Peire Cardenal, Ezra Pound...
9. — JEUNES POETES PORTUGAIS et Egito Gonçalves, J. Malrieu, F. Venaille, Marc Ichall, J. Todrani, L. Boltanski...
12. — 40 témoignages dont ceux de Guillevic, P. Seghers, J. Madaule, G. Mounin, Anna Gréki, sur LA GUERRE D'ALGÉRIE.
17. — POEMES INEDITS DE MAX JACOB et Guillevic, Gérard Neveu, Jean Todrani, Gaston Puel, Nordine Tidaï, Tchicaya U Tam'Si...
19. — QUATRE POETES DE LA R.D.A. et Antoine Hoggart, Evtouchenko, Pachtchenko, Jean Malrieu, Henri Poncet...
20. — POETES EXPERIMENTAUX DES PAYS-BAS et Gérard Neveu, Evtouchenko, R. Alberti, J.-J. Viton, M. Migozzi...
23. — CESAR PAVESE par Jean Todrani, et Oliven Sten, Marcel Migozzi, Jean-Jacques Viton, Gérard Arseguel, Pierre Guidi...
25. — POESIE MODERNE JAPONAISE et Georg Trakl, Stephan Hermlin, Egito Gonçalves, Charles Dobzynski (Lettre ouverte à un juge soviétique), B. Vargaftig, Tchicaya U Tam'Si, Pierre Bamboté...
26. — INEDITS DE PIERRE MORHANGE — SIX POETES ET UN CRITIQUE (G. Bellay, G. Cousin, P. Della Faille, G.-L. Godeau, J. Perret, F. Venaille et Georges Mounin), A. Abrys sur Poésie, signes et choses...
27. — POEMES ESPAGNOLS DE COMBAT et Tristan Tzara, Walter Lowenfels, Volker Braun, Paul-Erik Rummo, Paul Chamberland, Cinq nouveaux poètes occitans, A. Barret, J. Roubaud, Ch. Dobzynski...
- 28-29. — CREVEL (Choix de textes — Pourquoi Crevel aujourd'hui?) et Manuel del Cabral, Georg Heym, Arno Reinfrank, Stephen Zanev, Gabriel Cousin, François Kérel, Bernard Vargaftig...
30. — NOUVEAUX POETES HONGROIS. POETES DE LA R.D.A., Entretien avec René Lacôte. Et Oliven Sten, Jean Malrieu, Ridha Zili, Pierre Lartigue, Franck Venaille. etc...
31. — UMBERTO SABA (traductions et étude de Georges Mounin) et Rafael Alberti, H.-M. Enzensberger, R.-F. Retamar, Liliane Atlan, J. Garelli, André Abrys sur « Syntaxe poétique et poésie critique », Jean-Louis Houdebine sur « Francis Ponge et l'Histoire »...
- 32-33. — VLADIMIR HOLAN et Salvatore Quasimodo, Pierre Morhange, René Depestre, J. Breton, G. Chambelland, Y. Martin, M. Enaudeau, G. Cousin, R. Mallat, Denise Miège, M. Regnault, A. Bertero sur « La Poésie occitane actuelle », F. Venaille sur « La poésie de Montherlant ».
34. — OU EN EST LE ROMAN ? par René Ballet, Yves Buin, Claude Delmas, et Zlatko Gorjan, Laszlo Nagy, G. Bellay, P. della Faille, A. Vitez, A. Barret sur « Baudelaire », P.-L. Rossi sur « Lautréamont et Rimbaud ».
35. — POEMES DU SUD-VIETNAM — NOVOMESKY — KHLEBNIKOV et J. Rousselot, C.M. Cluny, G. Puel, J. Roubaud, J.-L. Steinmetz, B. Vargaftig, A. Barret sur « Baudelaire »...

N'attendez pas, pour compléter votre collection, que ces numéros, dont certains ne sont plus disponibles qu'à très peu d'exemplaires, soient épuisés !

Chaque n° : 3,90 F — numéro double : 6,30 F

Quatre n° au choix : 14 F (France) — 16 F (Etranger)

# action poétique

bulletin d'abonnement  
ou de réabonnement (1)

Nom :

Prénom :

Profession (si vous désirez la préciser) :

Adresse :

— Je m'abonne ou me réabonne pour \_\_\_\_\_ an (s) à la revue  
Action Poétique, à partir du numéro

— TARIF : 1 an (4 n<sup>os</sup>), France : 14 F - Etranger : 16 F  
2 ans (8 n<sup>os</sup>), France : 28 F - Etranger : 32 F  
Soutien : (4 n<sup>os</sup>) : 50 F - (8 n<sup>os</sup>) : 100 F

— Je désire également recevoir : (2)

- 10 titres sur les 22 parus dans la collection « Alluvions »  
pour la somme de 20 F.
- Le ou les volumes suivants parmi ceux publiés par  
Action Poétique :
  
- Les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de  
votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de \_\_\_\_\_ F par (2) :  
chèque postal - mandat-lettre - mandat postal - chèque bancaire

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V ROUEN

A \_\_\_\_\_ le

Signature :

P.-S. — Je vous prie de bien vouloir adresser de ma part un numéro  
spécimen, accompagné d'un bulletin d'abonnement, aux  
personnes dont les noms et adresses suivent :

- 
1. A adresser aux Editions Pierre Jean OSWALD, accompagné de votre  
versement au nom des Editions P.J. Oswald.
  2. Indiquez d'une croix les mentions utiles.



# PIERRE JEAN OSWALD

EXTRAITS DU CATALOGUE :

## Collection « L'aube dissout les monstres » :

<b>ROBERT MALLAT : POEMES DE LA MORT JUIVE.</b> « Livre qu'il faut lire et garder... » (C.M. CLUNY - N.R.F.).	12,00 F
<b>GERALD NEVEU : FOURNAISE OBSCURE</b> Préface de Jean Malrieu.	15,00 F
<b>NORDINE TIDAFI : LE TOUJOURS DE LA PATRIE</b> Préface de Henri Kréa.	10,50 F
<b>CESAR VALLEJO : CHOIX DE POEMES</b> Traduit et présenté par Claire Céa.	9,75 F
<b>OLIVEN STEN : LE SENTIMENT LATERAL</b> Comprenant « Les andabates », à propos par Pierre Morhange.	9,00 F
<b>MARCEL DESTOT : QUE NOTRE REGNE ARRIVE</b> Illustrations photographiques de Pierre Olivier.	9,75 F
<b>HENRI KREA : THEATRE ALGERIEN</b> Préface de Michel Habart.	10,50 F

## Collection « J'exige la parole » :

<b>GUY DE BOSSCHERE : A L'EST DE DIEU</b> Illustrations de Thomas Gleb.	12,00 F
<b>GABRIEL COUSIN - JEAN PERRET : NOMMER LA PEUR</b> Préface de Georges Mounin.	12,00 F
<b>RAFAEL ALBERTI : SERMONS ET DEMEURES</b> Traduit et présenté par Robert Marrast.	9,75 F
<b>PIERRE BAMBOTE : CHANT FUNEBRE</b> Précédé d'un chant populaire adapté par Sembène Ousmane.	5,70 F
<b>ANNA GREKI : ALGERIE CAPITALE ALGER</b> Bilingue, trad. en arabe : Tahar Cheriaa. Préf. de M. Lacheraf.	10,50 F
<b>HUBERT JUIN : CHANTS PROFONDS</b>	9,75 F

## Hors-collection :

<b>JACQUES GAUCHERON : LITURGIE DE LA FETE</b>	9,60 F
<b>ANDRE VERDET : VERS UNE REPUBLIQUE DU SOLEIL</b>	6,00 F
<b>JEAN-LUC STEINMETZ : LE CLAIR ET LE LOINTAIN</b>	15,90 F
<b>MARC-EDOUARD LE ROY : NON PAS LA GLOIRE MAIS LA PAIX</b>	7,50 F
<b>HENRY CLAIR : A MAIN ARMEE, poème au Combattant Vietcong</b>	7,50 F

<b>JUAN MAREY : OCEANIQUE</b>	9,90 F
<b>PIERRE FORAY : VISAGE DU SENS</b>	13,20 F
<b>MICHEL RACHLINE : LES MYSTES, récit</b>	15,90 F
<b>JEAN TODRANI : CANO</b>	9,90 F
<b>DENISE BORIAS : L'AMANDIER</b> Comprenant « Le suaire de l'heure », premier prix au Concours National de Poésie de la M.J.C. de St-Maur.	9,60 F
<b>MAURICE BRUZEAU : L'ETERNEL ETE</b> Illustrations de Jean Picart Le Doux.	10,50 F
<b>ASSANE Y. DIALLO : LEYD'AM</b> Un nouveau poète mauritanien.	5,10 F
<b>ANDRE-MARCEL D'ANS : PARTAGER VOTRE ERRANCE</b> Bois gravés de Théo Kerg.	12,00 F
<b>GUY DUCORNET : SILEX DE L'AVENIR</b>	18,30 F



## Collection "théâtre africain"

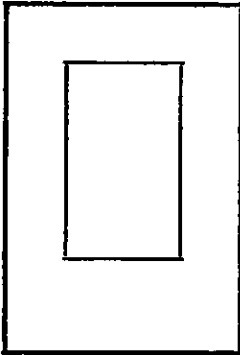
Une collection nouvelle : Un théâtre nouveau

- 1 **Cheik A. Ndao**  
**L'exil d'Albouri suivi de La décision**  
« Un partisan »  
Bakary Traoré (Préface) 136 p. 12 F
  - 2 **Daniel Boukman**  
**Chants pour hâter la mort  
du temps des Orphée**  
« Un bel Orphée nègre »  
La Quinzaine Littéraire 128 p. 12 F
  - 3 **Charles Nokan**  
**Les Malheurs de Tchakô**  
La première pièce de l'auteur de  
« Le Soleil Noir Point » 80 p. 9 F
- Sous presse :
- 4 **Gérard Chenet**  
**El Hadj Omar**  
Première œuvre d'un dramaturge haïtien.



rv P.J. OSWALD, 14 - HONFLEUR C.C.P. ROUEN 2201 05 V

Tous ces titres peuvent nous être commandés par tout moyen de votre choix ou sur simple versement des sommes correspondantes au C.C.P. Editions P.J. Oswald, 2 201 05 V Rouen.



## Collection "Voix nouvelles"



la collection  
p. j. oswald  
des auteurs nouveaux

- |   |         |
|---|---------|
| 1. PAUL MARI : LA MUSIQUE DU TOURNESOL                                  | 9,60 F  |
| 2. GEORGE MALTE : AU CŒUR DES TAUPES                                    | 9,60 F  |
| 3. HENRI MERLEN : LA PART DE L'OMBRE                                    | 6,40 F  |
| 4. FANNY GONDRAN : A JAILLIR DE L'OMBRE                                 | 5,00 F  |
| 5. RENE COTRAIT : NOCES DE SABLE  | 6,90 F  |
| 6. ALAIN FRONTIER : LES MORTES  | 6,90 F  |
| Prix de l'Académie Française.   |         |
| 7. HENRI-PIERRE DENIS : LE VENT LA MORT                                 | 7,20 F  |
| 8. CLAUDE-LUDWIG HELD : CE QUE C'EST QUE DE TOI                         | 14,10 F |
| 9. J.-P. BARBIER-JARDET : L'ALLUMETTE ET LE SOLEIL                      | 18,30 F |
| 10. FRANÇOIS DE VERNAL : D'AMOUR ET DE DOULEUR                          | 7,50 F  |
| 11. JEANPYER POELS : PRISME PRIMITIF                                    | 7,50 F  |
| 12. PIERRE GALLISSAIRES : VINGT-DEUX POEMES                             | 9,15 F  |
| 13. JEAN-PAUL MASSE : LA LIBERTE N'ADORE PAS                            | 12,30 F |
| 14. MARCEL COL : LA NATURE IMMEDIATE                                    | 9,60 F  |
| 15. G.C. FRIEDENKRAFT : UN CADRE A NOTRE AMOUR ?                        | 12,00 F |
| 16. PAUL FOURCHEGUT : CHACUN SA CHANSON                                 | 7,50 F  |
| 17. ARMAND RAPOPORT : LA SAISON FEROCÉ                                  | 20,70 F |
| 18. JACQUES-FRANÇOIS BONALDI : DE GIVRE ET DE GEL                       | 7,50 F  |
| Premier prix du Concours National des J.L.F.                            |         |
| 19. JEAN-CLAUDE MAUDET : VERT ROUGE VERT                                | 6,00 F  |
| Préface d'Etiemble.   |         |
| 20. JACQUELINE NOEL : NOCTURNES   | 19,50 F |
| 21. YVES MASSELOT : RACINES AUX FLANCS                                  | 8,70 F  |
| 22. GERARD HADDAD : LE RETOUR DU NON ULYSSE                             | 9,00 F  |
| 23. ARMAND ZAJAL : PETITS COAGULUMS LYRIQUES                            | 9,30 F  |
| 24. JEAN-PIERRE BOCCARD : ELLE  | 24,60 F |
| 25. J. DAVIGNON : INCANTATIONS POUR UNE VILLE DE SABLE                  | 15,75 F |
| 26. JEAN CHAUDIER : L'HORT  | 12,00 F |
| 27. ROLAND REUTENAUER : BLESSURES                                       | 7,50 F  |
| 28. ALAIN DUAULT : PROSOESIE  | 4,50 F  |
| 29. CLAUDE DONADELLO : CONTRADICTION                                    | 12,00 F |
| 30. SUZANNE LABRY : LE CHATEAU INTERIEUR                                | 12,00 F |
| 31. JEAN-CLAUDE BUSCH : L'ŒIL ET LA PEAU                                | 6,00 F  |
| 32. PIERRE CLEMENT : TOUJOURS CE CRI                                    | 12,00 F |
| Prix « Poésie découverte » des Nouveaux Cahiers de Jeunesse (Bordeaux). |         |

### BULLETIN DE COMMANDE

Nom ..... Prénom.....  
Adresse .....

*Veillez m'adresser le ou les titres ci-dessus (1) :*

*Je vous fais parvenir la somme totale de ..... F par .....*

1. Marquer d'une croix les titres choisis.



un grand périodique français

# les nouvelles littéraires

arts - sciences - spectacles

La valeur des informations, l'abondance de l'illustration, l'objectivité des commentaires, la variété des sujets abordés, l'éclat des signatures font de ce grand périodique, jamais politique mais toujours actuel, l'organe le plus apprécié de la vie culturelle sous toutes ses formes: littérature, arts, musique, cinéma, théâtre, sciences...

PARAIT LE JEUDI  LE NUMÉRO: 1,20 F  
tarif d'abonnement spécial "universitaire"

En vente chez les libraires, marchands de journaux et  
LAROUSSE, 17 rue du Montparnasse, Paris 6°

-----  
**BON POUR UN ABBONNEMENT GRATUIT  
DE 3 MOIS AUX NOUVELLES LITTÉRAIRES**

M \_\_\_\_\_  
adresse \_\_\_\_\_

A. P. 87

ce bon devra être adressé aux  
NOUVELLES LITTÉRAIRES, 140, RUE MONTMARTRE, PARIS 2°  
LE SERVICE DE L'ABONNEMENT S'EFFECTUERA A PARTIR DU 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS



## "la poésie des pays socialistes"

COLLECTION DIRIGÉE PAR HENRI DELUY.

Cette collection publiera soit des anthologies, soit des ouvrages des poètes contemporains les plus marquants des pays socialistes. La place tenue dans l'histoire de la poésie nationale et la qualité de l'œuvre seront nos seuls critères.

15 F.	<b>1</b>	<b>Dix-sept poètes de la R. D. A.</b> Anthologie bilingue : Pour la première fois, la nouvelle génération des poètes est-allemands : Bobrowski, Biermann, Braun, etc. 192 p.
12 F.	<b>2</b>	<b>Vladimir Holan : Douleur</b> Traduit et présenté par Dominique Grandmont. Le plus grand poète tchèque vivant enfin traduit en France : une œuvre de portée universelle. Avec quatre hors-texte. 128 p.
18 F.	<b>3</b>	<b>Vélimir Khlebnikov</b> <b>Choix de poèmes</b> Traduit du russe et présenté par Luda Schnitzer. Edition bilingue. Un des plus grands poètes soviétiques que l'on redécouvre aujourd'hui. Publié à l'occasion du 50 <sup>e</sup> anniversaire de la Révolution russe. Avec huit hors-texte. 248 p.
18 F. Sous presse.	<b>4</b>	<b>Poètes du peuple</b> Anthologie des poètes populaires chinois contemporains, traduite et présentée par Michèle Loi.
15 F. A paraître.	<b>5</b>	<b>Laco Novomesky</b> <b>Villa Tereza et autres poèmes</b> « Le plus grand poète de cette langue minoritaire (le slovaque)... » (Aragon - Les Lettres Françaises). Traduit et présenté par H. Deluy, Jozef Felix, F. Kérel et Antonin Liehm.

Ch. vol. ft 13x18, Cv. pelliculée, illust.-photo, imp. 3 couleurs

On peut commander ces titres aux Editions P.J. Oswald, 14 - Honfleur (C.C.P. Rouen 2201-05 V) soit à l'unité, soit pour 60 F. au lieu de 78 F. les cinq premiers volumes.

# action poétique

---

FONDATEUR : GERALD NEVEU

Rédacteur en chef : Henri Deluy.

Rédaction : Andrée Barret, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Lartigue, Marcel Migozzi, Paul-Louis Rossi, Jacques Roubaud, Bernard Vargaffig, Franck Venaille.

Secrétaire de Rédaction : Franck Venaille.

Administration et secrétariat de rédaction :  
(toute correspondance)  
Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.

Service de presse :  
Henri Deluy, 19 A, cours d'Estiennes-d'Orves — 13 - Marseille (1<sup>er</sup>).

Publicité :  
Ermès publicité, 29, rue Corneille — 91 - Montgeron.

---

## DIFFUSION :

PARIS : François Maspero diffusion, 1, place Paul-Painlevé (5<sup>e</sup>), MED. 41-16.

PROVINCE : Editions P.J. Oswald, 16, rue des Capucins — 14 - Honfleur.  
(Toute commande ferme ou de dépôt est adressée dans les 48 h).

BELGIQUE : Librairie « La Jeune Parque », 55-57, rue des Eperonniers, Bruxelles 1, Tél. 12.23.05.

SUISSE : La Cité, 10, Métropole - Lausanne - Tél. (021) 22.0095 (94)

ALGERIE : Librairie Dominique, 9, rue Hamani, Alger.

AUTRES PAYS : Département Etranger Hachette, 79, bd. St-Germain, Paris (6<sup>e</sup>).

---

## ABONNEMENT (Attention nouveaux tarifs à partir de ce numéro) :

(voir notre bulletin d'abonnement ou de réabonnement dans les dernières pages de chacun de nos numéros).

France : 4 numéros : 14 F.  
8 numéros : 28 F.

Etranger : 4 numéros : 16 F.  
8 numéros : 32 F.

Soutien : 4 numéros : 50 F.  
8 numéros : 100 F.

C.C.P. Editions P.J. Oswald - Rouen - 2 201 05 V

Gérant : Henri Deluy.

---

Imprimerie P.J. Oswald - Honfleur

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 1968

# « action poétique »

collection nouvelle

p. j. oswald éditeur

La collection « Alluvions », inaugurée en 1961 par un collectif « Hommage à Maurice Audin », a permis la publication de 22 recueils de poèmes. Certains des titres de son catalogue seront un jour connus de tous les lecteurs de poésie. Afin de répondre aux exigences d'une qualité plus sûre, d'une diffusion plus large, d'une meilleure présentation, « Alluvions » a interrompu sa parution. Elle a été remplacée par une collection « Action Poétique » qui paraît aux Editions Pierre Jean Oswald et avec leur collaboration, sous la direction du Comité de rédaction d'« Action Poétique ».

- Parus :
1. Bernard Vargaftig, Chez moi partout.
  2. Andrée Barret, Jugement par le feu.
  3. Franck Venaille, Papiers d'identité.
  4. Michel Enaudeau, Le jeune homme interpellé.
- Sous presse :
5. Guy Bellay, Bain public II.

Le volume : 6,00 F

Abonnement à 5 titres : 25,00 F

Abonnement à 10 titres : 45,00 F

Encore disponibles dans « Alluvions » :

yves broussard	6	du jour au lendemain
plerre guidi	10	stricte vérité
jean todrani	11	quatorze poèmes en 1 acte
gérald neveu	12.	les 7 commandements
jean-jacques viton	13	au bord des yeux
marcel migozzi	14	le fond des jours
luc boltanski	15	poèmes
belghanem	16	ailleurs
galil	18	le maître-mur
michel flayeux	19	fenêtres ouvertes
andré portal	20	on peut vivre
denise miège	21	gestuaire

un volume : 2,50 F - 10 volumes : 20,00 F

■  
ACTION POÉTIQUE

EDITIONS PIERRE JEAN OSWALD

16, rue des Capucins — 14 - Honfleur

C.C.P. Editions P.J. OSWALD 2 201 05 V Rouen

3,90 F.